

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

VOL. I.

MONTREAL, JEUDI, 24 MARS 1870.

No. 20

## SOMMAIRE DU No. 20.—Mars, 24, 1870

<b>Agronomie.</b>	
QUELQUES DÉTAILS ET SUGGESTIONS SUR LES MOUTONS AUJOURD'HUI EN CANADA, <i>suite.</i> —Le Lincolnshire. Le Cheviot. Moutons du Cap Bonne Espérance. Ls. Lévêque, M. C. A.....	305
SUCRE DERABLE.—De l'entaille des érables. Des chalumeaux ou coulisses. Vaisseaux pour recevoir l'eau d'érable. Précautions pour faire bouillir l'eau d'érable. Cuisson du sucre.—SUCRIER.....	306
SUCRERIE.—Chaudières. Gouttières. Cassots..	306
DES CENDRE DE BOIS ET DE HOUILLE COMME ENGRAIS.—Leur bon effet sur les prairies, légumes, etc.—Dr. Genand.....	307
DES JEUNES MOUTONS .....	308
A QUEL AGE les taureaux sont-ils plus utiles ? —Dr. Genand.....	308
<b>Horticulture.</b>	
GUIDE POUR LA CULTURE DU JARDIN POTAGER <i>suite.</i> —Épinard. Fèves anglaises. Fèves naines. Fèves rameuses ou courantes. Laitue. Maché à feuilles rondes. Melon. Melon d'eau. Moutarde. Navets pour les jardins. Oignons. Oseilles. Persil. Piment, poivre long. Poireau. Poire ou Bette.....	309
INSTRUCTION AGRICOLE.—Réponse au Rév. M. Méthot, Ptre.—Un Abonné .....	311
<b>Questions et Réponses.</b>	
LES BOUQUETS JAUNES.—Mr. L'abbé Provancher.....	312
<b>Notes de la Semaine.</b>	
MAGNIFIQUE CHEVAL PERCHERON.....	313
SOIN DES VACHES.....	313
EXEMPTIONS D'IMPOTS sur les importations de reproducteurs .....	314
ASSEMBLÉE DES CULTIVATEURS .....	313
RECETTES AGRICOLES.—Conservation des œufs	313
Vraie philosophie.....	313
<b>Hygiène.</b>	
VENTILATION, <i>suite.</i> —La respiration. Action de la chaleur sur les corps. Aération. —A. C. P. R. Landry.....	315
Recensement de 1871 .....	315
Suggestions importantes, concernant les enfants —AURELIE.....	316
<b>Coin du Feu.</b>	
LETTRE ROMAINE.—D. Gérin.....	317
<b>Illustrations.</b>	
SUCRERIE.—4 gravures.....	307
HORTICULTURE.—6 gravures.....	309
<b>Feuilleton.</b>	
LE PAYS DE L'OR.—Le Fantôme. Le Blessé. 318	
Les Marchés de la Province.....	320

(Pour la Semaine Agricole.)

### Quelques détails et suggestions sur les moutons aujourd'hui en Canada. (*suite.*)

#### LE LINCOLNSHIRE (laine longue).

Le Lincolnshire est du nombre des plus gros moutons que l'Angleterre ait jamais possédés. Il est de race ancienne. De tous les moutons anglais, c'est celui qui donnait le plus de laine.

Il appartenait exclusivement aux terres basses, on le pâturait généralement le long des marais sur les terres d'alluvion. Sa grande valeur était sa toison. Le Lincoln n'a point de cornes. Il est haut et long, sa charpente est étroite, comparative-ment aux Leicesters et Cotswolds. Aujourd'hui, on fait de cette race comme on a fait des autres grandes races en Angleterre, on l'a améliorée en la croisant avec le Leicester-Bakewell, de sorte que le Lincoln d'aujourd'hui n'est pas le Lincoln d'autrefois. Le fait est que bientôt toutes les grosses races de l'Angleterre vont se confondre en un seul type, dont le Leicester-Bakewell sera le modèle. Il faudra chercher un autre nom pour cette espèce nouvelle.

Les Lincolnshire sont encore rares en Canada. Les seuls que nous avons vus appartenaient à M. Cochrane. Ils nous ont paru tenir le milieu pour la taille entre ses Cotswold et ses Leicesters. On les a classés, à la dernière exposition, à Montréal, parmi les races diverses à laine longue autres que Leicesters et Cotswold. Ils ont remporté les prix par leur taille et leurs toisons. Ces moutons nous ont plu par leur apparence de force. Il est vrai que leur charpente et leur laine étaient grossières, à côté des autres races améliorées. Mais nous maintenons que pour croiser avec nos moutons canadiens, dont la charpente, (en un mot dont toute l'ossature), est réduite à presque rien, que ces gros os, ces formes rustiques et même cette grosse laine ne sont pas un défaut. Donnons de la carcasse à nos moutons, et si nous la couvrons de chair par une bonne nourriture, nous aurons beaucoup de viande et de laine.

Les climats nordés, celui du Canada pour certain, a l'effet de diminuer le volume des os des animaux et à moins

d'y suppléer par des soins extraordinaires, le froid fera de petits animaux des grands. Si l'on fait attention aux nôtres qui sont pour ainsi dire les animaux naturels du pays, par le laps de temps qu'ils y sont, on verra que les formes carrées dans la charpente manquent. Les os sont trop courts. Il y a cependant, quelques exceptions, mais c'est un fait pour la généralité. Quant à la laine, il est prouvé que le croisement d'un Bélier étranger à longue et grosse laine, avec nos brebis, donne des produits dont la toison est plus tassée, plus fine et plus longue que celles des pères et de la mère. Des Lincoln purs ne prospéreraient pas dans ce pays. Nos pâturages ordinaires ne leur suffiraient pas. Il leur faut beaucoup de nourriture. Ils dépérissent dans des pâturages ras. La raison d'être, d'un Bélier Lincoln dans nos troupeaux, serait donc pour grossir l'espèce et lui donner plus de laine. Quant aux formes il est encore loin du Leicester et du Cotswold.

Si nous en croyons un rapport que nous avons accueilli sous les yeux, le Lincoln a fait fureur en Angleterre, au commencement de ce siècle; ce rapport dit qu'un certain monsieur Nicholas Buchley, résident près de Nothingham, Angleterre, a, en Juin 1810, loué pour une année à quatre Eleveurs de moutons Lincolnshire, un bélier de cette race pour la somme de mille guinées (\$5000.) Et que le même jour des Eleveurs de moutons Shropshiredowns offrirent un bonus de deux cents guinées pour avoir le mouton que venaient de louer les quatre hommes du Lincolnshire. Nous ne pensons pas, qu'aujourd'hui, on offrirait un pareil prix pour un Lincoln ou aucun autre Bélier, même meilleur.

#### LE CHEVIOT (laine mitoyenne.)

Le cheviot est un mouton de terre haute, il a pris son nom des Monts Cheviots! en Ecosse, hauteurs qui se trouvent entre ce pays et l'Angleterre. Sa taille est celle du gros mouton canadien. Ce dernier lui ressemble lorsqu'il est gras. Le Cheviot est très-rustique il peut vivre de fourrages grossiers. Comme le mouton canadien, il a les os petits, ses jambes sont fines. Sa toison est partie grosse et partie fine. Il a la tête (mâles et femelles)

de nos béliers, le chanfrein busqué. On le dit sans cornes ; nous en avons vu qui en avaient. Son œil est très-proéminent, nous en voyons de temps à autre chez nos cultivateurs qui les ont achetés pour des Leicesters. Ils ne s'y connaissent pas beaucoup ceux là. Il s'en exhibent depuis quelques années à nos expositions provinciales. Nous avons remarqué que l'on commence à les croiser avec le Leicester. Le Cheviot serait bon pour renouveler le sang de nos troupeaux et par là les régénérer. Un véritable cheviot ne donne pas plus de profit qu'un bon mouton canadien à soins égaux, cependant, nous conseillons à ceux qui ne peuvent pas se procurer un meilleur bélier de se servir du Cheviot dans leur troupeaux ; il est certain que nos moutons ont besoin de sang nouveau.

#### MOUTONS DU CAP BONNE ESPÉRANCE.

Nous n'en avons vu que trois qui ont été exhibés à Montréal à l'Exhibition Provinciale il y a déjà plusieurs années. Nous ne savons ce qu'ils sont devenus. Ils avaient une singulière apparence. Plusieurs personnes nous ont demandé sérieusement si ces animaux étaient un croisement entre un mouton et un chien couchant (setter). La chose prête à rire, mais ils en avaient l'apparence. Quant à ces moutons qu'on nous a dit être originaires du Cap de Bonne Espérance, nous n'en connaissons certainement pas la valeur et conséquemment nous ne pouvons ni les recommander ni les déprécier.

[A Continuer.]

LS. LÉVÊQUE,  
M. C. A.

D'Aillebout, Mars, 1870.

#### SUCRE D'ÉRABLE.

Voilà le temps des sucres qui va commencer bientôt ; chacun parle dans son foyer de cette saison du printemps longtemps attendue de tous et surtout dans nos campagnes de ceux qui font le sucre d'érable. Dans l'espoir d'être utile à ces derniers, je me permettrai de leur faire connaître ma manière de faire du beau sucre, acquise par plusieurs années d'expérience. On voudra bien me pardonner certains détails qui peut-être auraient dû être omis.

10. De l'entaille des érables. Entailler une érable à une certaine hauteur ou au bas c'est indifférent, elle coulera tout aussi bien ; mais il faut éviter d'entailler dans les endroits vicieux ou dans les anciennes coupes recouvertes, car l'eau qui en sortira ne sera pas aussi belle et ternira le sucre.

20. Des chalumeaux ou coulisses. Les chalumeaux ou coulisses doivent être nettoyés fin de faire disparaître surtout la sève du printemps précédent ; les coulisses en fer blanc pour ceux qui ont des chaudières seraient préférables.

30. Vaisseaux pour recevoir l'eau d'érable.

Les meilleurs vaisseaux sont les petites chaudières en fer blanc ; on doit éviter d'avoir des vaisseaux ou tonnes qui ont servi à la melasse ou au sirop, les meilleurs sont ceux qui ont servi aux boissons fortes ; ne pas employer le peu d'eau au fond de ces vaisseaux dans laquelle il y a du marc.

Ceux qui n'ont point de chaudières de fer blanc devraient laver leurs auges en les plaçant en déclivité le long des arbres la gueule en dehors, pour recevoir la pluie du printemps ; tous les auges neufs devraient être placés dans un même arrondissement pour pouvoir mettre l'eau de ces auges à part ce qui fera du plus beau sucre.

40. Précautions pour faire réduire l'eau d'érable. Dans la paroisse de Contre-Cœur et dans les paroisses environnantes, pour faire du beau sucre, on se sert de grandes léchefrites à la place des chaudrons pour faire réduire l'eau, ces léchefrites sont en tôle galvanisée et contiennent de dix à vingt-cinq seaux d'eau ; il serait préférable de mettre des champlures à ces léchefrites pour couler le sirop ; par ce moyen on ne brouille pas le réduit et les saletés restent au fond des léchefrites.

Ces léchefrites sont placées au nombre de deux ou trois sur des fourneaux en briques ou en terre, de manière que le feu ne chauffe que le dessous. Ceux qui n'ont que des chaudrons peuvent aussi faire du beau sucre en les plaçant sur de semblables fourneaux qui économisent beaucoup de bois, et de manière aussi que le feu ne porte que dessous ; à la fin du réduit, modérer les feux pour empêcher de griller le sirop en montant et descendant dans les chaudrons, avant de couler, mettre dans le sirop un blanc d'œuf battu dans un demiard d'eau d'érable et ne pas couler trop épais. (1)

50. Cuisson de sucre. Frotter le tour du chaudron avec du lard et l'essuyer ensuite, pour empêcher de griller le sucre en gonflant ; faire un feu assez fort et l'entretenir ainsi jusque vers la fin où le sucre pourra être fini avec le brasier, si le sirop, vers la fin, bouille trop épais, mettez-y un petit morceau de beurre qui aura l'effet de l'éclaircir. Pour connaître si le sucre est bien cuit, plongez-y une pelotte de neige et si le sirop colle après, casse comme la vitre en frappant dessus, tirez alors le chaudron et placez-le sur la terre.

C'est à partir du temps que le sucre est tiré qu'il faut prêter le plus d'attention, car c'est la partie la plus difficile et la plus délicate : on ne doit pas brasser le sucre. C'est pendant ce temps-là qu'il prend sa couleur et que le sirop achève de cuire tout doucement ; lorsqu'on s'aperçoit qu'il prend en grains au fond il faut alors bien le mêler sans brasser longtemps, afin que le sirop qui reste encore puisse se mêler au sucre en grains ; en refroidissant on le voit prendre graduellement une plus belle couleur ; avant de le mettre dans les moules, le mêler encore en cernant le tour du

(1) Les Américains préfèrent une chopine de lait par gallon de sirop qu'ils écument pendant l'ébullition. Le sucre en serait meilleur.

chaudron et en l'entretenant tout doucement pour qu'il fasse du grain partout également, en portant toujours beaucoup d'attention. Il ne faut pas le mettre trop froid dans les moules lesquels s'ils sont petits feront paraître le sucre plus beau, on ne doit pas le laisser trop longtemps dans les moules, car il blanchirait.

Ceux qui ont de grosses sucreries peuvent tout aussi bien faire tout leur sucre beau, en ayant des chaudières et des léchefrites. Il y a des personnes qui se servent de petites léchefrites emboîtées dans les fourneaux pour faire le sucre et réussissent bien. (2)

Depuis quelques années il se vend, dans Contre-cœur, cinq à six mille livres de beau sucre par année, à vingt sols, un chelin et trente sols la livre, et ce sucre très recherché a atteint ce prix depuis que l'on fait usage de chaudières et léchefrites. (3)

SUCRIER

Contre-cœur 10 Mars 1870.

(2) Ce mode est préférable aux chaudrons.

(3) Veuillez donc essayer les chaudières couvertes avec chalumeaux en bois franc rond (percés au milieu,) et nous en dire quelque chose.—[Red. S. A.]

#### Sucrerie.

CHAUDIÈRES. GOUTIÈRES. CASSOTS.

Monsieur le Rédacteur,

Voici enfin le temps des sucres arrivés, selon la manière de parler de nos bons habitants. C'est un produit qu'on se procure dans un temps, et non dans un autre, comme il en est de tout les produits de la nature. Tel temps est propre à la cueillette de tel fruit, tel autre pour un autre produit. Le temps de la fabrication du sucre d'érable ne se remet pas, temporiser même serait s'exposer à une perte réelle ; à l'œuvre donc dès les premiers beaux jours du printemps.

Notre majestueux érable, l'orgueil de notre Canada, est pour nous une source de produits lucratifs, et ce sans grand soin de culture, ni grandes dépenses comme on fait ailleurs pour se procurer le même aliment ; il suffit de le frapper du fer, atteindre l'aubier et recueillir son abondante sève. Reste le soin de le réduire à une juste proportion pour en obtenir le résultat qu'on désire.

Votre article, sur la manière de faire le sucre d'érable nous vient à propos. Je n'ai rien à ajouter quant au charroi de l'eau, aux réservoirs, au bac à sucre et à la manière d'entailler ; j'y renvoie le lecteur. Je regrette seulement que nos sucriers ne mettent pas en pratique les bons avis que vous nous donnez sur cette branche d'industrie. C'est toujours la dame "Routine" qui fait la loi, malgré qu'on en dise.

Vous me pardonnerez néanmoins de ne pas partager les opinions de l'American Agriculturist que vous émettez

dans l'article du numéro 16 de votre toujours intéressante *Semaine Agricole*. Je ne puis admettre qu'on suspende les chaudières aux gouttières et surtout à des gouttières telles que décrites dans ce même numéro, page 250. En agissant ainsi, il n'y a pas de gouttières qui tiennent, la chaudière sera à peine au tiers que la gouttière sera emportée et la chaudière renversée par dessus le marché. Je dirai plus, admettons qu'elles soient vides, un vent violent s'élève, la chaudière roule à terre, la gouttière la suit. Ce système demande une bonne gouttière et passablement enfoncée dans l'aubier pour pouvoir résister, ce qui ne peut se pratiquer sans nuire aux érables, surtout à ceux d'une moyenne grosseur et à plus forte raison aux plus petits. J'admettrai néanmoins que ce système peut être praticable pour les plus gros érables sans leur faire trop de dommage, et encore je n'oserais faire usage de ce moyen. (1)

Je suis de l'avis de ceux qui préfèrent les goudrelles aux sureaux ou tubes; j'aime à voir les entailles exposées à l'air. Mais que ferons nous de nos chaudières, me diront les amis du progrès ?

N'allez pas les pendre aux branches, par de petites chaînes ou cordes, comme quelqu'un en a déjà tenté l'expérience, car le moindre vent les fera balancer dans les airs, et elles n'attraperont les gouttes qu'en passant si elles s'adonnent à passer sous la goudrelle au moment où les gouttes s'en échapperont; si le vent est un peu fort, elles se heurteront contre les arbres, ou les unes contre les autres, se briseront, et feront un vacarme d'enfer.

Ce système fut cause d'une véritable panique dans le voisinage où il fut mis en pratique. Un grand vent s'étant élevé pendant la nuit, les chaudières se mirent à battre avec violence, on croyait que le bois était enchanté et que tous les diables y faisaient grand bal au son d'une musique infernale. Mais le lendemain on se rassura bientôt, quand on vit tant de chaudières bosselées, aplaties, se balançant encore dans les airs. Vous pouvez bien penser que le pre-

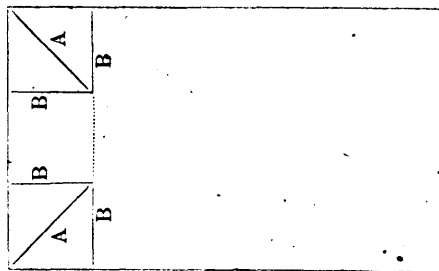
(1) Ce système est en usage depuis bien des années aux États-Unis. C'est une preuve qu'on n'y trouve pas les incon vénients que signale notre correspondant. Il se rappèlera que cette gouttière n'a que trois pouces de long. Qu'elle est enfoncée à force dans l'aubier à une profondeur d'à peu près un demi pouce. Or, comme l'écorce a au moins un tiers de pouce et souvent bien davantage, la gouttière est très solide, de plus, la chaudière étant suspendue tout près de l'arbre est supportée par celui-ci et il faudra un bien grand poids et un grand vent pour arracher la gouttière. Dans tous les cas, il est facile pour ceux qui ont des chaudières d'en faire l'essai sur quelques arbres seulement. Ils pourront faire eux-mêmes quelques unes de ces gouttières en les creusant au moyen d'une petite vrille ou d'une broche rougie au feu.

mier soin du propriétaire fut de détacher ses chaudières et de les déposer modestement à terre.

Il suffit de pendre la chaudière à une bonne cheville en bois qu'on pourrait raser près de l'écorce après les sucres, ou tout simplement à un petit clou qu'il faudra arracher après les sucres. L'expérience a démontré que cette manière de suspendre les chaudières ne faisait pas grand dommage à l'érable. C'est celle mise généralement en usage ici et que je me propose de mettre à exécution moi-même car j'ai vu tant d'avantages à se servir de chaudières que je m'en suis procuré immédiatement et même à grands frais, mais elle sont de bon fer blanc et contiennent deux gallons.

En bas de Québec, où il se fait la plus grande quantité de sucre, on se sert généralement de vaisseaux en écorce de bouleau, qu'on appelle *cassots*, pour recueillir l'eau d'érable. On lève ordinairement ces écorces en Juillet, on leur donne une dimension ordinaire de 24 à 30 pouces, sur 18 à 20, on les lie fortement ensemble par paquets de 100. Elles se vendent de deux à trois piastres le paquet.

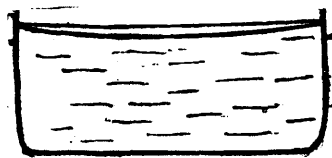
Voici la manière dont on fabrique les *cassots*.



On fait chauffer sur un poêle toute la partie de l'extrémité qui doit être pliée. L'action du feu rend ces écorces aussi souple que le cuir. On les plie immédiatement à la main dans les lignes A jusqu'aux lignes B et on renvoie les deux pointes en dehors, ramenant en dedans la partie C à laquelle on ajoute les pointes croisées au moyen d'une cheville en bois faite de la manière que voici :

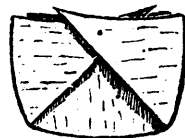


On en fait autant à l'autre extrémité et le *cassot* offre l'apparence d'un auge.



Après les sucres, on ramasse ces *cassots* que l'on met les uns dans les autres par 10 à 15 et on les place, l'ou-

verture en bas, dans la cabane à sucre ou ailleurs, mais de manière qu'ils ne soient exposés ni à la pluie ni au soleil. Ces vaisseaux sont fragiles de leur nature; mais avec du soin on peut les conserver assez longtemps. Une précaution à prendre, quand on en fait usage, c'est de toujours les saisir avec les deux mains pour transvider l'eau. S'ils viennent à se fendre on applique à l'endroit fendu un petit morceau d'écorce avec de la gomme de pin.



Ces vaisseaux sont propres et contribuent beaucoup à la beauté du sucre. Aussi, la plus grande quantité de beau sucre nous vient de Québec (2).

R.

17 Mars 1870.

(2) Cependant les chaudières sont encore préférables surtout si elles sont couvertes; et un de leur avantages c'est qu'on peut les pendre.

#### Des cendres de bois et de houille comme engrais.

Il n'y a pas de doute que les cendres sont d'un grand service en agriculture. D'après les nombreuses analyses qui ont été faites, les cendres contiennent en moyenne 45 par cent de silice, 40 d'alumine et d'oxide de fer, 12 de sulphate de chaux (plâtre), 2 de magnésie et d'acide phosphorique.

Dans le commerce, les cendres n'ont aucune valeur, comme engrais. Néanmoins elles sont utiles, et on ne devrait pas les jeter. Elles ont des effets très remarquables sur la végétation et sur les sols, elles ameublissent les sols argileux (glaiseux) les rendent plus perméables à l'influence atmosphérique, elles donnent de la consistance aux sols légers, détruisent les mauvaises herbes; elles conviennent mieux aux sols humides qu'aux secs, mais il est nécessaire qu'il soient bien égouttés.

Elles ont l'avantage d'introduire des bases alcalines, des sels stimulants, et une grande proportion de carbonate de chaux, si utile dans les sols privés ou peu pourvus de calcaire.

Elles sont un excellent amendement des sols argileux, froids, ou terres trop fortes; elles les rendent plus perméables à l'eau et aux solutions nutritives ou stimulantes. Son mélange augmente la porosité du sol, le rend capable d'absorber et de retenir beaucoup mieux les gaz utiles à la nutrition des plantes; elles sont

très utilement employées pour diviser les terres fortes, humides.

On les répand sèches par un temps clair et sur un sol non mouillé, elles favorisent la végétation de tous les grains et de tous les légumes : elles donnent une couleur vert-foncé aux végétaux ; leur effet se fait sentir plus sur la production du grain que sur celle de la paille, le grain a la même apparence que celui qui pousse sur des terrains chaulés, mais son écorce est plus mince.

LEUR BON EFFET SUR LES PRAIRIES, LÉGUMES &c.

On se sert des cendres avec un grand avantage sur les prairies et les pâturages, et leurs effets sont remarquables sur les trèfles. Si l'on répand des cendres sur les pois semés de bonne heure, elles ont l'effet d'en avancer la croissance parce qu'elles ont la propriété d'absorber et retenir la chaleur du soleil ; elles sont aussi d'un grand service pour les navets en produisant un plus grand rendement dans la récolte que ne peut le faire le fumier décomposé. Un habile jardinier de Montréal me disait qu'il se servait de cendres de bois pour arrêter la fermentation trop rapide du fumier de ses couches-chaudes, et par là pouvoir en régler la chaleur.

L'effet des cendres à petite dose est peu durable, et peu sensible au bout de deux ans ; on les alterne alors avec du fumier, parce qu'elles sont encore plus profitables au sol si on ne les emploie que tous les quatre ans, car l'union du fumier et des cendres double réciproquement leur action, et que ce mélange augmente beaucoup la fécondité actuelle du sol.

Je crois que dans les terres légères on doit préférer les cendres à la chaux.

DR GENAND.

#### Des jeunes moutons.

Quand une brebis ne veut pas reconnaître son jeune agneau, et que celui-ci n'a pas la force de têter, j'emporte le petit à la maison, je l'enveloppe dans une vieille couverture, et le place près du feu. Je me procure alors du lait de brebis, je le fais chauffer un peu, et j'en nourris l'agneau en lui en donnant un peu à toutes les vingt minutes environ ; disons trois pleines cuillères à thé chaque fois. Je continue cette opération jusqu'à ce qu'il commence à reprendre de la vigueur et à se ranimer. Je mouille ensuite mes doigts dans le lait et je les lui donne à sucer, répétant l'opération jusqu'à ce que l'agneau suce volontiers, et promptement.

On peut alors se servir d'une bouteille dans laquelle on met du lait, et à laquelle on ajuste un mamelon. Le petit mouton sucera le lait de cette bouteille quand on la lui présentera.

Il faut prendre garde de ne pas donner trop de nourriture aux petits moutons qui se tiennent dans cette condition. J'en ai perdu plusieurs pour cette cause, quand j'ai commencé à adopter ce système.

Si vous voulez rendre le petit à sa mère, ne le gardez pas longtemps loin d'elle ; quand il est réchauffé, et que son estomac est plein, reportez-le à la bergerie, et placez la mère et son agneau ensemble, dans un petit parc de quatre à cinq pieds carrés, et tenez la mère, pour que l'agneau puisse se nourrir de son lait.

Il est bon d'amener un chien à la bergerie et de le mener auprès du petit parc. La brebis regardera alors le chien avec mauvaise humeur, frappera la terre de ses pattes de devant, tiendra le reste de son corps tranquille, et dans une position qui permettra à l'agneau de têter.

La présence du chien semble raviver dans la brebis tous les instincts maternels, elle tourne la tête et caresse le petit mouton.

Par ce moyen, on parviendra presque toujours à amener une brebis à reconnaître son agneau.

Il arrive souvent que des brebis amènent deux petits. Alors, il y en a un fort et un faible. Ordinairement, la mère oublie le plus faible, celui qui a le plus besoin de ses soins.

Il est bon, dans ce cas, de séparer la mère de celui qu'elle paraît affectionner davantage et de la renfermer avec celui qu'elle dédaigne, après l'avoir réchauffé et nourri. Amenez alors un chien près de l'enclos. Cette tactique réussira à merveille.

Cependant, ne tenez pas le favori éloigné de sa mère trop longtemps, car elle l'oubliera à son tour. Il n'est pas bon de les tenir séparés plus de deux heures.

Ceux qui s'adonnent à l'élevage des moutons, doivent avoir des abris chauds à leur donner quand arrive le terme des brebis. Les bâtisses devraient faire face au sud ou à l'ouest, — et arrangées de manière que le troupeau soit à l'abri des intempéries de la saison rigoureuse.

Qu'on construise aussi dans la bergerie, plusieurs petits enclos, afin de pouvoir séparer d'avec le troupeau, les brebis et leurs petits, quand ceux-ci demandent des soins particuliers.

Tâchez de sauver les agneaux pendant les deux premiers jours après leur naissance ; le pire est alors fait.

Quand ils sont assez vieux pour manger un peu de foin, placez sur un côté de la bâtisse, un peu de farine de blé-d'Inde dans des baquets, (1) de manière que les agneaux puissent seuls mettre leur tête dans ces vases. Ils

(1) De petits auges très-bas et auxquels les agneaux seuls auront accès (au moyen de petits barreaux en avant ou autrement) seront beaucoup préférables aux baquets — [Réd. S. A.]

mangeront beaucoup, et profiteront en conséquence.

Quand on est obligé de se servir d'une bouteille pour faire sucer un agneau, on doit prendre, pour les deux premiers jours, du lait de brebis ; on peut ensuite prendre du lait de vache dans lequel on aura mis à peu près la moitié d'eau, et qu'on aura fait chauffer jusqu'à la chaleur du sang. — A. L. — *Journal d'Agriculture.*

#### A quel âge les taureaux sont-ils plus utiles ?

Ayant eu occasion d'entrer, hier, chez un de mes voisins, jeune cultivateur ami du progrès, qui est Directeur de la Société d'Agriculture de notre comté, et en même temps (je dois le dire à sa louange) abonné à votre journal, nous nous primes naturellement à parler d'agriculture, d'animaux, &c., &c. Dans le cours de la conversation, il me demanda de l'accompagner à l'étable, désirant me faire voir un taureau qu'il élève. C'est un magnifique croisé Ayrshire avec une bonne vache canadienne. Comme nous étions à examiner son animal, cet homme me posa cette question *A quel âge est-il mieux de faire servir un taureau à la reproduction, lorsque l'on veut obtenir de beaux veaux pour les élever ?* Dans la pensée que la chose pourrait intéresser quelques uns de vos lecteurs, il me pria de vouloir bien faire insérer ma réponse dans la *Semaine Agricole*.

Si vous ne croyez pas le sujet sans intérêt, veuillez, Mr. le Rédacteur, m'accorder un tout petit espace dans vos colonnes, car ma réponse sera courte, vù que pour le moment, je ne m'attacherai exclusivement qu'à la question qui m'a été faite.

L'âge auquel il convient d'admettre les taureaux à la reproduction doit varier — d'après la destination de la race qu'on veut maintenir, améliorer, ou produire. Ainsi, lorsqu'un cultivateur ne fait couvrir ses vaches que pour se procurer du lait et des veaux qu'il enverra jeunes à la boucherie, il peut employer des étalons de dix huit mois, à deux ans, mais s'il veut propager une race propre, soit au travail, soit à la production du lait, soit à être engraisée pour fournir beaucoup de viande, il ne doit employer que des étalons de trois ans. Il est bien constaté que des veaux produits par des veaux sont mous et lymphatiques. Si l'on veut conserver un taureau en bon état, on ne doit pas lui donner annuellement, plus de cinquante vaches à couvrir.

DR. GENAND.

1 Mars 1870.

# HORTICULTURE.

Extraits du GUIDE POUR LA CULTURE DU JARDIN POTAGER de Wm. Evans, Montréal,  
(Distribué gratuitement aux patrons de son établissement.)

## EPINARD

Très gros de Flandres.....	par oz 5c., par lb.	0.30
A feuilles de Laitue.....	" "	0.30
Anglais, gros.....	" "	0.30
Rond ou d'été.....	" "	0.30

*Culture.*—Les épinards se développent mieux et sont plus tendres et succulants quand on les cultive dans un sol riche. Semez de bonne heure au printemps par rangs espacés de douze à quatorze pouces. Pour des récoltes successives les graines pourront être semées à des intervalles de quinze jours depuis la fin d'Avril jusqu'à Août.

## FEVES ANGLAISES,

De Windsor larges, très belles.....	par pinte	0.20
Merveilleuse de Johnson.....	" "	0.20
Hâtive de Mazagan.....	" "	0.20

*Culture.*—Les fèves anglaises sont très rustiques et devraient être plantées d'aussi bon printemps que possible. Plantez en rangs distants de 2½ pieds, et à trois pouces dans les rangs. Aussitôt les gousses formées, coupez la tête des plants pour en arrêter la croissance. Cultivez comme pour les fèves naines. Un sol argileux leur convient mieux.



20. CHOU ROUGE POMMÉ GROS.



30. CHOU ST. DENIS.

## FEVES NAINES (Haricots.)

Hâtives de Chine.....	par pinte	0.20
" jaunes, quarante jours.....	" "	0.20
" Merveilleuse de Newington.....	" "	0.20
" Valentine.....	" "	0.20
" Longue jaune 40 jours.....	" "	0.20
" Olive très hâtive.....	" "	0.20
" Mohawk.....	" "	0.20
" Blanche.....	" "	0.20
Noire de Belgique.....	" "	0.20
Mille pour une.....	" "	0.20
Bagnolet longue Pivelée noire.....	" "	0.20
Blanche grosse.....	" "	0.20
" Très petite.....	" "	0.20
" De Solssons, naine.....	" "	0.20
Rouge Flageolet.....	" "	0.20

Et plusieurs autres espèces.

*Culture.*—Les plantes de cette espèce varient de hauteur entre un et deux pieds ; elles n'ont pas besoin de rames et peuvent être cultivées par rang ou par fosses au choix des cultivateurs. Toutes les espèces sont comparativement tendres et ne doivent pas être semées avant la belle saison. Elles réussissent mieux dans un sol léger et chaud, mais elles s'accoutument de toutes les terres, pourvu qu'elles ne soient pas ombragées ou trop humides. Quand on les sème par rangs on les espace de quatorze à vingt pouces, et on plante les fèves à deux pouces de profondeur et de trois à six pouces les unes des autres, selon la nature de la variété cultivée. Si on les sème par fosses celles-ci doivent être à trois pieds de distance dans un sens et à deux pieds dans l'autre ; on place dans chacune des fosses un nombre de graines proportionné à la hauteur et à la vigueur des tiges. Sarclez souvent, amublissez et entretenez la terre et rechauffez le pied des plants.

## FEVES RAMEUSES OU COURANTES, (Haricots à rames.)

Haricot de Lima, grand.....	par pinte	0.50
Beurre, grand.....	" "	0.50
Ecarlates ou à bouquets.....	" "	0.50
Perles Allemandes.....	" "	0.30
Horticole.....	" "	0.05

Et plusieurs autres variétés.

*Culture.*—Plantez, par rangs espacés de trois pieds, aussitôt que la terre sera réchauffée et qu'il n'y aura plus de danger des gelées. Placez les rames avant de semer et mettez un peu de fumier bien pourri dans chaque fosse. Empêchez les mauvaises herbes de pousser et rechauffez les plantes.

## LAITUE

Pommée hâtive [No. 32].....	p. paq. 5 cts. par oz.	0.15
" Blanche d'été.....	" " "	0.15
" Victoria.....	" " "	0.15
" Impériale.....	" " "	0.15
" Grande verte.....	" " "	0.15
" Très grosse.....	" " "	0.15
Palatine.....	" " "	0.15
Romaine Blanche de Paris.....	" " "	0.15
Batavia blanche.....	" " "	0.15
Gotte à graines noires (Tennis ball)	" " "	0.15

*Culture.*—Pour celles qu'on veut avoir de bonne heure, semez sur couche en Février ou Mars ; éclaircissez les plants et donnez leur beaucoup d'air chaque fois qu'il fait beau temps. Pour l'usage ordinaire, semez en pleine terre, aussitôt que la saison le permettra, en rangs, sur une terre bien préparée ; éclaircissez, transplantez à des espaces d'un pied et cultivez avec soin. Pour en avoir successivement semez à différentes intervalles durant la saison.

## MACHE A FEUILLES RONDES,..... par paquet 5 cts. par oz. 0.10

*Culture.*—Cette plante annuelle est cultivée pour ses feuilles tendres dont on se sert comme salade ou bouillies en vert. On sème ordinairement en Septembre dans des rangs peu profonds, à l'approche de l'hiver on couvre les plants avec de la paille, pour les protéger. Dès le printemps on le coupe pour salades.

## MELON.

Muscade très fin.....	par paquet 5 cts. par oz.	0.10
Superbe d'Evans, assez gros, chair d'un vert léger, riche, sucrée et fondante.....	par paquet	0.15

## MELON.—Continué.

Ananas.....	par paquet 5 cts. par oz.	0.10
Citron vert.....	" " "	0.10
Cantaloup orange, gros.....	" " "	0.10
Brodé fin de Skillman.....	" " "	0.10
Sucré, brodé, chair blanche.....	" " "	0.25
Achapesnorricher, nouvelle variété.....	" "	0.25
Petit hâtif de Prescott.....	" "	0.25



31. CHOU-RAVE.



32. LAITIE POMMÉE.

## MELON D'EAU,

Crème à la glace (très fin).....	par paq. 5 cts. par oz.	0.15
Sucré des Montagnes.....	" " "	0.15
Du Long Island.....	" " "	0.15
Noir Espagnol.....	" " "	0.15
Citron, pour conserves.....	" 10 "	0.15
Français très fin.....	par paquet	0.20

*Culture.*—Les melons sont cultivés de la même manière que les concombres, (voir page 12) mais si les plants avaient trop de vigueur pincez ou coupez les tiges principales, et si le jeune fruit était trop



nombreux il faudrait enlever une partie, tant pour augmenter la grosseur que pour hâter la maturation de ceux qui resteront. Placez sous le fruit des morceaux d'ardoise ou de bardeaux afin d'empêcher la détérioration de la partie qui touche la terre.

**MOUTARDE.**

Blanche Française, ..... par paquet 5 cts. par lb. 0.30

*Culture.*—Pour celle qu'on veut avoir de bonne heure, semez sur couche chaude en Février ou Mars; et pour une récolte plus grand, semez fort, en pleine terre, au commencement de Mai, en rangs espacés de dix à douze pouces. Pour des récoltes successives semez à des intervalles de quinze jours. On la cultive de la même manière que le Cresson.

**NAVETS.** pour les jardins.

Hâtif de Malte, jaune .....	par lb.	0.60
Altringham jaune.....		0.50
Blanc hâtif de Hollande.....		0.50
"    Boule de neige.....		0.50
Plat hâtif.....		0.50
Hâtif, long des Vertus [No. 15].....		0.60
"    long de Meaux.....		0.60
"    à collet Rouge d'Auvergne No.		0.60
"    Blanc à feuille entière.....		0.40
"    à collet rouge " [No. 33]..		0.40

PROVENANT DE PLANTES DE CHOIX.

**POUR LA GRANDE CULTURE.**

Jaune Aberdeen à collet vert.....	0.30
Globe blanc de la Poméranie.....	0.30
Grey stone, nouvelle espèce, belle et grosse	0.30
Blanc de Norfolk [No. 14].....	0.30

**CHOU DE SIAM. (RUTABAGA).**

A collet violet de Skirving extra No.34.	0.30
"    "    Laing.....	0.30
"    "    Bangholm, très-beau.	0.30
"    "    Champion extra.....	0.30
A collet bronze, extra, très gros.....	0.30
A collet vert.....	0.30
Hâtif pour seconde récolte.....	0.30
Imperial de Carter .....	0.30

*Culture.*—Pour une première récolte de navets on devra semer dans un jardin à la fin d'Avril ou au commencement de Mai, en rangs ou à la volée. Si l'on sème par rangs ceux-ci devront être espacés de quatorze pouces et profonds d'un demi pouce. Les jeunes plants devront être éclaircis à cinq ou six pouces de distance. Pour une récolte successive on pourra semer à des intervalles de quinze jours jusqu'au milieu d'Août.

Les navets de Suède pourront être semés depuis la mi-Mai jusqu'au commencement de Juillet, soit à la volée soit en rangs espacés de quinze à dix-huit pouces. Les semences hâtives assureront sans aucun doute de plus fortes récoltes. Cependant les bulbes provenant des derniers semis seront d'excellente qualité surtout pour la table, quoique petits.



33. NAVET BLANC HÂTIF A COLLET ROUGE, 34. CHOU DE SIAM OU RUTABA GA

**ONGNON.**

Gros rouge Américain [No. 35]	p. pqt. 10 c. p. oz. 20 c. p. lb.	2.50
"    blanc " [No. 9]	12½ " 25 c. "	3.00
"    Jaune " "	12½ " 25 c. "	3.00
Argenté, petit hâtif	5 " p. oz.	0.10

Les espèces de graines d'ognons qui précèdent ont été cultivées expressément pour les besoins de mon commerce et on peut compter sur leur valeur.

**ESPÈCES IMPORTÉES.**

Rouge pâle Français de Strasbourg...	5 c. 10 c.	0.75
"    foncé .....	5 c. 10 c.	0.75

*Culture.*—L'ognon exige un terrain léger, riche et meuble et, par opposition aux autres récoltes, réussit mieux quand il est cultivé à plusieurs reprises sur la même terre. Avant de les semer il faudra ameublir profondément la terre, soit à la bêche soit à la charrue et aplannir parfaitement la surface. Aussitôt que la terre pourra se travailler facilement il faudra semer la graine par rangs profonds d'un demi pouce et espacés de quatorze pouces. Quand les plants auront trois ou quatre pouces de hauteur éclaircissez-les à deux pouces d'espace. En sarclant ayez le soin de ne pas remuer la terre trop profondément et de ne pas rehausser les plants. Pour la culture de ce légume le sol ne peut pas être trop riche. Il faut de quatre à cinq livres de graine par arpent.

**OSEILLE, Feuille large.....** par paq. 5c par oz 10c par lb \$1.00

**PANAIS.**

Court ou rond, hâtif, par pqt 5 c. par oz. 10 c. p. lb.	0.60
Long uni.....	" " " 0.50
Couronne creuse.....	" " " 0.50
L'Etudiant.....	" " " 0.50

*Culture.*—Pour ce légume le sol devrait être cultivé à une profondeur de quinze à dix-huit pouces et parfaitement ameubli. Aplissez la surface et ratissez-la de manière à la rendre unie; semez la graine par rangs profonds d'un pouce et demi et espacés de quatorze pouces, allouant à peu près une demi-once de graine pour cent pieds d'étendue et à peu près quatre ou cinq livres à l'arpent. Quand les jeunes plants auront trois ou quatre pouces de haut éclaircissez-les à six pouces d'espace.

**PERSIL.**

Frisé très fin.....	par pqt. 5 c. par oz. 10 c. par lb.	0.60
de jardin ou commun	" " "	0.50
Nain très frisé	" par paquet 5 c. par oz.	0.15
Grand de Myatt	" " "	0.15
Nain très frisé de Carter	" 10c. "	0.25

*Culture.*—Semez en rangs profonds d'un demi pouce et espacés de douze à quatorze pouces: et, quand les jeunes plants auront deux ou trois pouces de hauteur, éclaircissez à cinq ou six pouces de distance. Comme la graine de persil germe lentement, il faudra la semer aussitôt que la terre pourra se travailler au printemps. Faites tremper la graine dans de l'eau tiède quelques heures avant de semer. Une once de graine semera un rang long de cent pieds.

**PIMENT, POIVRE LONG.**

Rouge long ordinaire.....	par paquet 5 c. par oz.	0.25
Gros carré doux [No. 36].....	" 10 "	0.30
Long de Cayenne .....	" 10 "	0.30

*Culture.*—Semez sur couche chaude au commencement d'Avril et transplantez en pleine terre quand le temps chaud sera arrivé. Les plants devraient être placés dans une terre meuble et chaude, en rangs espacés de seize pouces en tous sens. Sarcliez souvent et entretenez la terre meuble et sans mauvaises herbes.

**POIREAU.**

Long commun, [No. 37] par paquet 5 cts. par oz. 0.10

*Culture.*—Semez de bonne heure au printemps sur couche froide, en rangs profonds d'un pouce et distants de six pouces. Quand les plants seront levés, éclaircissez à un pouce d'espace. Quand ils auront atteint une hauteur de sept ou huit pouces, plantez les en rangs espacés de huit pouces et aussi profonds que possible sans couvrir les jeunes feuilles. Si c'est nécessaire arrosez les abondamment en les plantant et rehaussez les à mesure qu'ils poussent. Ils requièrent un sol riche et profond.

**POIREE OU BETTE, Blanc argenté à grandes côtes par paquet 0.05**

*Culture.*—Semez au printemps aussitôt que la terre peut se cultiver, en rangs profonds d'un pouce et demi et espacés de dix huit pouces. Quand les plants auront atteint quelques pouces, éclaircissez les de neuf à douze pouces selon la richesse du sol. Entretenez la terre propre et meuble entre les plants et arrosez quand cela sera nécessaire.

A Continuer.

## INSTRUCTION AGRICOLE.

## Réponse au Revd. M. Méthot Ptre.

M. le Rédacteur,

Je regrette beaucoup que le Révd. M. Méthot n'ait pas abordé ouvertement la question de l'enseignement agricole dans les écoles normales et primaires. Nul doute qu'il en aurait résulté une plus grande somme de bien, que celle qui peut résulter des observations qu'il s'est borné à faire sur le numéro du *Courrier du Canada* du 23 Février dernier.

Quoiqu'il en soit, les remarques que je me permettrai de lui adresser, à cette occasion, auront, j'ose l'espérer, le double effet, et d'être d'un grand avantage, pour le progrès de la question discutée, et de convaincre ce Revd. M., que je l'ai fort bien compris.

Dans les lignes écrites par M. Méthot, et où il est question d'enseignement agricole dans les écoles normales, j'ai compris ce qui y est simplement énoncé, savoir : les seuls termes *écoles normales agricoles*, sans qu'il soit dit, ni là, ni quelque part que ce soit, dans le reste de sa correspondance, que ces écoles normales agricoles, qu'il ne fait que nommer, en passant, seront nos écoles normales actuelles, dans lesquelles, sans rien changer au système en vigueur, et sans préjudice au principal but de ces institutions, on introduirait l'enseignement agricole. Or M. Méthot avouera que c'était bien là la question que j'ai traitée, et celle que je l'ai traitée. S'il devait s'agir, dans ce qu'il en dit, d'écoles normales spécialement agricoles, alors la question serait changée. Tant que cette distinction ne sera pas spécialement caractérisée, je serai justifiable, je le crois sincèrement, de l'avoir compris comme je l'ai fait.

Si le Révd. M. Méthot veut bien faire attention que j'ai constamment regardé et employé comme synonymes, dans la question telle que je l'ai traitée, les termes "primaires" et "élémentaires," il lui sera facile de reconnaître que je n'ai point mutilé le texte cité. Et ne dut-il pas juger à propos d'admettre cette synonymie, je me flatte que cette question de mots ne nuira en quoique ce puisse être à la question principale, telle que je l'ai traitée. En effet, voici son texte : "Les quatre-cinquièmes des enfants qui fréquentent ces écoles (élémentaires) sont au-dessous de 12 ans, et de ces derniers, on compte trois filles contre un garçon. A cet âge, etc.

J'ai mis *primaires pour élémentaires*.

Que le Révd. M. Méthot, sans se forcer plus qu'il ne faut, montre de la bonne volonté, à comprendre, à son tour, la question, telle que je l'ai traitée, et s'il n'admet pas une synonymie parfaite dans les deux termes

employés par moi, l'un pour l'autre, il avouera au moins que la question ne doit en souffrir en rien.

Les points de suspension, en remplacement des mots "et de, ces derniers on compte trois filles contre un garçon" ne doivent intriguer en rien le Révd. M. Méthot. Je me suis attaché à lui prouver que ses chiffres et ses proportions étaient exagérés. Il peut voir lui-même, par les statistiques que je lui ai citées, et qu'il admet sans doute, que j'ai bien compris ce qu'il voulait dire, malgré les termes omis et le peu d'aptitude du contexte à prouver ce qu'il a voulu expliquer.

Quand aux longues réflexions auxquelles le Révd. M., par rapport au catéchisme préparatoire à la 1ère communion, se laisse aller, si peu opportunément pour la question, je n'ai rien à contester ; j'ai voulu prouver que là encore, le vénérable correspondant s'était montré exagéré, et voilà tout. Je ne puis donc admettre avec lui, du fait que telle ou telle peut être la conduite des curés du Diocèse, dans l'enseignement du catéchisme préparatoire à la première communion, je ne puis, dis-je, admettre que cela prouve le peu d'intelligence des enfants en général, tel qu'il se l'est exagéré à lui-même.

"Ainsi, avant la première communion," dit le Révd. M. Méthot, "il n'est donc guère possible de mettre un catéchisme agricole entre les mains des enfants." Soit, pour ces enfants qui se préparent ainsi à ce grand acte, qui demande tout leur temps et toute leur attention. Soit encore pour ces mêmes enfants, pendant les 6 ou 8 semaines de cette importante préparation.

Et de grâce, en dût-il être ainsi pour une proportion de 60 enfants par paroisse, pendant 6 ou 8 semaines de l'année, comment peut-on conclure si vite "qu'il ne soit guère possible de mettre un catéchisme agricole entre les mains des enfants, avant leur 1ère communion" ? Comment surtout le conclure d'une manière si générale, sans qu'il y ait exagération ?

J'ai dit "qu'il ne saurait venir à l'idée du vénérable abbé d'exiger des réponses satisfaisantes sur plusieurs sujets qui font l'objet journalier de leur lecture" et j'ai cité, en exemple, entre autres livres "le Devoir du chrétien."

Le Révd. M. Méthot paraît s'autoriser de la simplicité de ce livre, pour conclure au peu d'intelligence de la généralité des enfants qui s'en servent, sans rien y comprendre. Pour ma part, je crois que c'est précisément, comme je l'ai déjà dit, à cause de cette merveilleuse simplicité, dans laquelle sont traitées les plus sublimes questions de notre sainte religion, que je me crois en droit de dire qu'il n'est pas possible d'exiger de

ces enfants des réponses satisfaisantes. D'ailleurs il ne doit pas être difficile d'admettre que les matières agricoles doivent leur être plus familières que les questions de théologie qui font ni plus ni moins que l'objet tout entier du livre cité plus haut. Et un instituteur ne doit il pas être, pour les mêmes raisons, plus en état, de bien se faire comprendre de ses jeunes élèves, en traitant de la science agricole, qu'en parlant de théologie, même de la manière la plus simple possible ?

"J'ai fait moi-même," dit M. Méthot, "l'essai de la chose à deux reprises différentes." De quelle chose ? *De mettre entre les mains des enfants un livre de plus que le petit catéchisme ?* C'est bien ce que le Révd. M. Méthot donne à entendre. Mais je veux croire, pour prouver que je le comprends bien, qu'il a voulu lui-même dire qu'il ne consentait pas, à ce qu'on mît entre les mains des enfants, un catéchisme agricole à côté d'un catéchisme catholique ; la suite explique ainsi sa pensée. Dans tous les cas, de ce que ce Révd. M., ait obtenu des résultats si peu satisfaisants, en essayant, "à deux reprises différentes," pendant plus de six mois "et avec toute la bonne volonté qu'il a pu y mettre" de placer ainsi un catéchisme agricole entre les mains des enfants, il ne doit pas lui être permis de conclure du particulier au général, et proclamer, sans formes de procès, qu'il devra en être ainsi pour tous ceux qui seraient tentés de faire le même essai.

Bien au contraire ; j'ai cité, dans ma correspondance, un extrait du Rapport du Ministre de l'Agriculture, imprimé en 1868, et auquel je renvoie le Révd. M. Méthot ; lequel extrait donne à entendre que la majorité des hommes compétents qui ont été consultés sur ce sujet, y ont donné leur approbation pleine et entière. Or peut-on dire, sans blesser cette presque-unanimité de nos hommes dévoués à la cause agricole, qu'ils ont approuvé et prôné un système impraticable ?

Que le petit catéchisme "soit le livre le plus à la portée des enfants," c'est ce que j'ai révoqué en doute, et avec raison, ce me semble. Que ce même petit catéchisme soit "le livre le plus agricole," dans ce sens qu'il puisse être mis entre les mains des enfants, pour propager au milieu d'eux les éléments de la science agricole, théorique et pratique ? C'est, ce qu'il ne m'était jamais venu à l'esprit même de soupçonner. Qu'on nous donne toutefois des instituteurs et des institutrices qui soient en état d'atteindre le but si désiré de nos jours, savoir, la diffusion des connaissances agricoles pratiques, à l'aide du seul petit catéchisme catholique, et l'on ne demandera rien de plus ; car ce serait à coup sûr, le *summum* de



la perfection. C'est bien sublime à désirer, mais est-ce facile à exécuter ? Je ne le crois pas, et cela avec d'autant plus de raisons, que le Révd. M. Méthot s'avoue lui-même incapable non seulement d'enseigner l'agriculture aux enfants à l'aide du petit catéchisme, seul, mais même de montrer aux lecteurs les plus intelligents, comme il le conçoit seulement, "combien ce petit livre contient de maximes d'agriculture de la plus haute portée." M. Méthot désire là une perfection que tout le monde désirerait comme lui, si l'on n'était pas entièrement convaincu qu'elle est au-dessus de la portée du commun des mortels. Le Révd. M. Méthot "ne trouve pas à propos de fatiguer inutilement les petits enfants en leur enseignant l'agriculture avant leur première communion." Mais est-il bien vrai que ce serait fatiguer inutilement les enfants que de leur enseigner, le plus de bonne heure possible, un art qui est, pour la vie du corps, aussi nécessaire que l'est la science de la religion, pour la vie de l'âme. Serait-ce les fatiguer inutilement que de leur aider à trainer moins péniblement jusqu'au tombeau, à côté de l'existence de l'âme, l'existence nécessaire du corps ?

J'ai admis, en effet, que les raisons qui ont engagé le Rév. M. Méthot à s'opposer à l'introduction de l'enseignement agricole dans les écoles primaires, n'étaient pas mauvaises, et je l'admets encore, ne dut-ce être que par respect ; je ne veux pas même lui enlever l'espérance dont il se berce que je finirai par les trouver bonnes ; mais qu'il arrive, quelque bon jour, que je les trouverai meilleures que celles qui militent en faveur de la cause que je défends, c'est ce que je ne lui permets pas d'espérer, au moins pour le moment.

Le Rév. M. Méthot paraît faire, au Rév. M. S. Tassé, un crime digne des foudres du Vatican d'avoir dit "A côté du catéchisme du chrétien il faut faire le catéchisme de l'habitant" et il se hâte de conclure gratuitement que le vénérable prêtre, met ses deux catéchismes sur un pied d'égalité. Il me semble que le catéchisme du cultivateur peut fort bien exister à côté du catéchisme du chrétien, y être considéré comme accessoire, sans que l'on puisse conclure qu'on leur attribue la même importance, et qu'on les met sur un pied d'égalité. Comme ceci ne me regarde pas, je me borne à cette remarque, bien persuadé que ce Rév. M. Tassé ne refusera pas de faire cet aveu, pour satisfaire la religion du Rév. M. Méthot (1).

Espérer que l'introduction de l'enseignement agricole dans les écoles primaires supérieures préviendrait

(1) Pour les lecteurs de bonne volonté cette aveu serait tout-à-fait superflu.—[Red. S. A.]

seule l'émigration, c'est beaucoup trop exiger, et je n'ai certes aucunement donné à entendre que je portais mes espérances aussi loin. Mais, qu'en introduisant ce même enseignement dans toutes nos autres maisons d'éducation, écoles, etc., où il soit possible de le faire ; qu'à cela nos législateurs, nos hommes d'États prêtent le concours de leur zèle, de leurs efforts et de leur puissance ; et qu'ensuite, avec tout cela, il soit permis d'entrevoir cet heureux résultat, c'est ce qu'il est permis d'espérer, ou au moins d'essayer.

Dans le reste de sa correspondance, le Révd. M. Méthot a jugé à propos de faire dire à une de mes expressions plus qu'il n'était en droit de faire, après avoir bien compris comme il a dû le faire, le contexte de mon écrit. Si j'ai dit qu'il suffisait de ne donner aux enfants, en fait de connaissances agricoles, que la dose nécessaire pour les porter eux, et par eux, leurs parents, à mépriser quelque peu les allures de la vieille routine, ce M. est-il en droit de conclure que j'enseigne à tout bambin de 8 ou 9 ans, de faire la guerre à ses braves parents, précisément parcequ'ils ne sont pas disposés, pour le moment, à abandonner un système qui les mène à la ruine ?

Je ne doute pas le moins du monde que le Révd. M. Méthot ait, à sa disposition, une manière plus digne de discuter avec un adversaire qui est loin de lui avoir montré une intention aussi peu droite. S'il ne se sent pas entièrement disposé à abandonner cette manière si peu digne de tout adversaire loyal et respectable, je crois de mon devoir de lui dire bien sincèrement adieu dès aujourd'hui.

UN ABONNÉ.

Si la discussion doit se continuer nous espérons qu'on voudra bien se borner à la question agricole, et éviter soigneusement les thèses purement théologiques, qui ne doivent et ne peuvent former partie du programme de ce journal.

## QUESTIONS ET RÉPONSES.

### Les bouquets jaunes.

Monsieur le Rédacteur.

Mr. A. Mousseau, dans votre No. 17, à propos d'une plante nuisible qu'il appelle bouquet jaune, crève-yeux, soleil, me pose les questions suivantes :

1o Si je connais une plante du nom de *lactara des champs* ?

2o Si cette plante a quelque ressemblance avec l'ambrosie trifide ?

3o Quels seraient les moyens de la détruire ?

Par le contexte même de ces questions, je vois que Mr. Mousseau incline à croire que la plante qu'il veut désigner est différente de celle dont parlait le Dr. Paquet ; et de fait, je crois que ce sont deux plantes tout-à-fait différentes. Bien qu'on ne m'ait pas transmis d'échantillon de la plante signalée par le Dr. Paquet, d'après la description que ce Mr. en faisait, je suis presque certain que c'est, comme je l'ai dit, l'ambrosie trifide. Et quant aux questions posées ci-dessus, voici mes réponses :

1o Je ne connais aucune plante ayant nom *lactara des champs*. Mais je pense que les typographes avaient alors mal servi Mr. Brunet, et qu'il fallait lire *laciuca* (laitue) au lieu de *lactara*.

2o Il existe une plante qui a nom *lactuca elongata*, Muhl. (laitue sauvage), et cette plante ne ressemble nullement à l'ambrosie. Je pense toutefois que la plante désignée par Mr. Mousseau n'est pas la laitue sauvage, par ce que cette dernière n'a que peu de fleurs dans chaque capitule et que ces fleurs sont d'un jaune tendre, variant au pourpre, tandis que dans le bouquet jaune en question, les capitules (têtes) se composent d'un grand nombre de fleurs, et que ces fleurs sont toutes d'un beau jaune uniforme. Les noms de *crève-yeux* et de *soleil* qu'on donne à la plante, avec les explications que donne Mr. Mousseau, me portent à croire que cet incommode bouquet jaune n'est rien autre chose que le LAITRON DES CHAMPS, *Sonchus arvensis*; Lin, que les Anglais appellent *Corn Sow-Thistle*; c'est une plante vivace, à racine rampante, à capitules gros et brillants. On peut en voir une description exacte à la page 350 de la *Flore Canadienne*.

3o Tant qu'aux moyens de détruire le laitron des champs, je n'en connais pas de plus efficaces que ceux qu'à employés Mr. Mousseau lui-même : les labours multipliés et l'enfouissement de la plante avant sa floraison. Cependant, pour un succès complet, il faudrait que ces procédés seraient généralisés, car comme les semences de cette plante sont munies d'une aigrette plumeuse qui permet au vent de les transporter facilement au loin, le cultivateur soigneux verrait bientôt ses peines perdues, si des voisins négligents n'adoptaient pas comme lui des moyens d'empêcher la plante de mûrir ses graines. (1)

Québec, 14 Mars 1870.

L'ABBÉ PROVANCHER.

(1) Par la loi d'agriculture on peut forcer les cultivateurs de détruire ces mauvaises herbes. Il est à espérer que les amis du progrès s'uniront pour combattre le mal par tous les moyens à leur disposition.—[Red. S. A.]

Quand le soleil se joint au vent  
On voit en l'air pleuvoir souvent.

LA SEMAINE AGRICOLE

MONTRÉAL, 24 MARS 1870.

Magnifique cheval Percheron.

Ayant appris que quelques cultivateurs de St. Rémi venaient d'acheter un des plus beaux, sinon le plus beau Percheron importé jusqu'à présent dans le pays, nous avons été le voir expressément pour en parler à nos lecteurs avec connaissance de cause. Nous pouvons ajouter que nous n'avons pas regretté notre voyage.

GODÈRE est un cheval tout noir, âgé de six ans et qui pesait 2266 livres à son départ de la France, au mois d'Octobre dernier. Nous voyons par les documents que possèdent les propriétaires, qu'il formait partie des Haras Impériaux depuis 1867, ce qui assurait à son maître une prime annuelle de 300 francs. Il a été élevé à Verrières, département de L'Orne (Perche). C'est un connaisseur canadien qui a été lui-même le choisir, et il a pu voir de ses poulins qui ont un grand mérite. C'est un magnifique étalon qui passerait pour un cheval canadien si ses proportions n'étaient pas absolument du double de celles des meilleurs individus de cette race. Il est docile, actif et ce qui surprendra davantage, si l'on considère son poids énorme, c'est qu'il a un train remarquable.

Il a coûté \$2200 et il appartient aux MM. suivants : Colonel P. N. Lefebvre, MM. L. C. Lefebvre, L. D. Lefebvre, M. Brisson, J. Garand, O. Gagnier, V. Coupal et J. B. Perrat, tous de St. Rémi.

Nous ne pouvons trop féliciter ces MM. de l'esprit d'entreprise qu'ils ont montré, en risquant un si fort capital pour l'amélioration de notre race chevaline. Nous sommes heureux d'apprendre qu'ils trouvent déjà leur récompense dans l'encouragement d'un grand nombre de cultivateurs, dont plusieurs sont venus d'une distance considérable pour s'assurer des services de ce magnifique étalon. Nous conseillons aux intéressés de se hâter de s'assurer des cartes pour saillies, comme le nombre en est très limité et que si la demande continue telle qu'elle s'en fait actuellement, avant l'expiration de quelques semaines, elles auront toutes été retenues.

Le prix des saillies pour la saison est fixé à \$12. Le cheval sera tenu chez le Colonel Lefebvre à  $\frac{1}{4}$  de lieue du dépôt de St. Rémi.

Soin des vaches.

Dans notre climat si rigoureux, les vaches doivent recevoir les meilleurs soins, dans des étables chaudes, mais bien ventilées. Une nourriture abondante, consistant partie en légumes, (qu'on peut remplacer par du son ou des moulées toujours ébouillantées), partie de fourrages bien conditionnés et de l'eau réchauffée assureront une grande quantité de lait, une santé vigoureuse et d'excellents engrais ; tandis que le manque de ces soins causera toujours des pertes certaines. Si vous voulez prévenir les accidents lors de la parturition, faites en sorte que vos vaches soient en bon ordre (sans être trop grasses) et donnez-leur une fois par jour, pendant le mois qui précède le *vélage*, un breuvage tiède, un peu salé, composé d'une demi-livre de graine de lin que vous aurez fait bouillir dans deux gallons d'eau, auquel vous ajoutez un peu de son et de sel. Cette recette empêche presque tous les accidents et assure ordinairement plus de lait. Il est bon de continuer ce traitement pendant quelques jours après la parturition. On peut préparer la graine de lin pour plusieurs jours à la fois,

Nous préférons enlever le veau avant que la mère ait pu l'assécher. Il est plus facile d'élever les veaux de cette manière que quand on les sépare de leur mère après quelques jours.

Exemption d'impôts sur les importations de reproducteurs.

Vendredi, le 11 courant, une députation composée de membres qui s'intéressent à l'amélioration du bétail se rendit chez l'Hon. M. Tilley, Ministre des Douanes, et lui exposa, par l'organe de l'Hon. M. Abbott, les besoins que l'Agriculture réclame et de bien vouloir employer son influence, pour ôter le droit de 1865 de \$15 par tête, sur les animaux importés spécialement pour l'amélioration des races ; les Messieurs composant cette députation étaient :

Hon. J. J. C. Abbott Hon. J. J. Ross  
Benoit Gaucher  
Grover Young  
Masson. (Terreb.) Gendron  
Chamberlin Fortier

Caron  
Dr. Lacerte  
Scriver  
Gaudet  
McMillan  
Bellerose  
Bodwell  
Robitaille

Webb  
Paquet  
Pelletier  
Lawson  
Brown  
Stephenson  
Ross (I. du P. E.)

L'Hon. M. Tilley a donné les plus grandes espérances aux honorables membres de la députation.

Assemblée des cultivateurs

C'est une excellente pensée de constituer de grandes réunions dans lesquelles il soit possible de discuter à fond des questions spéciales, et de choisir à cet effet un lieu où ces sortes de questions dominent tous les intérêts. Tous les documents utiles viendront nécessairement rayonner sur ce point, il en résultera une lumière éclatante, par suite, un enseignement fécond.

Il serait vivement à désirer que des congrès appliqués à chaque spécialité culturale fussent tenus de temps en temps dans les localités où dominent telles ou telles cultures, ou telles industries rurales. Il serait ainsi question de tous les produits du sol et des moyens propres à les améliorer. On verrait successivement passer dans le creuset de la discussion une foule de problèmes agricoles qui ne sont point encore résolus. Honneur aux hommes qui sont assez forts et qui ont assez d'initiative pour marcher en avant !

A propos, ne pourrions-nous pas avoir quelques unes de ces assemblées pendant l'Exposition Provinciale prochaine ? Qui prendra l'initiative ?

Recettes Agricoles.

CONSERVATION DES ŒUFS.

On recommande la recette suivante comme la meilleure manière de conserver les œufs pendant bien longtemps. Placez quelques œufs frais dans une espèce de grande cuillère à jour, faite avec du fil de fer, et trempez dans un vase d'eau bouillante le temps qu'il faut pour compter dix. Il faut que l'eau bouille sans interruption.

Que ceux qui feront l'essai de cette recette, veuillent bien nous en dire quelque chose.

Vraie philosophie.

Les paroles du ministre hindou en baptisant un enfant méritent d'être méditées : " Petit enfant, dit-il, tu pleures en faisant ton entrée dans le monde, malgré la joie de ceux qui t'environnent : efforce-toi de vivre de manière à pouvoir quitter ce monde dans la joie, malgré les larmes sincères de tous ceux qui t'entoureront.

## HYGIENE.

(Pour la Semaine Agricole.)

## Ventilation. (Suite).

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la suite de ce magnifique travail, par M. Landry, Ecr. M. A., commencé dans notre numéro 14. Nous pouvons dire sans crainte que c'est une des meilleures études que nous ayons vu sur ce sujet, duquel dépend en grand partie le bien être et la santé, ou le dépérissement des hommes et des animaux domestiques.

## II

## LA RESPIRATION.

La respiration pulmonaire a pour effet :

- 1o. L'absorption d'oxygène, par l'inspiration ;
- 2o. L'exhalation d'acide carbonique, par l'expiration.

Il y a tout simplement échange de gaz ; le gaz qui doit servir à la transformation du sang entre dans les poumons ; celui qui a déjà servi en sort.

C'est ce que nous avons établi dans un écrit précédent.

Nous avons prouvé aussi que dans un volume limité d'air, il arrive au bout d'un temps variable, qui dépend du nombre des individus et de la capacité de l'enceinte qui les contient, il arrive que l'air devient irrespirable.

Voilà le mal.

Appliquons maintenant le remède.

Mais pour mieux réussir, pour ne point perdre de temps dans des tâtonnements infructueux, poussons un peu plus loin notre étude.

Dans un verre, versez deux liquides, d'une densité différente. Qu'arrive-t-il ?

Un fait bien simple que tout le monde peut saisir. Il arrive qu'en vertu des conditions d'équilibre, les liquides seront superposés par ordre de densités décroissantes de bas en haut.

Tous les jours, on a sous les yeux une application frappante de ce principe hydrostatique, dans la séparation de la crème d'avec le lait. Pourquoi la crème vient-elle à la surface ? Uniquement parce qu'elle est moins dense que le lait.

Pendant longtemps on a cru que les gaz étaient soumis aux mêmes lois d'équilibre. On supposait qu'eux aussi, à l'exemple des liquides, se superposaient par ordre de densités décroissantes de bas en haut.

Des expériences sont venues prouver le contraire, et un chimiste français, Berthollet, a démontré, le premier, que le mélange de plusieurs gaz

est homogène et persistant, en sorte que, toutes les parties du volume total contiennent la même proportion de chacun des gaz mélangés, qu'elle que soit leur densité.

Dans un volume limité d'air, il arrive donc que le gaz expiré, — ici c'est l'acide carbonique, — se mêle exactement avec l'air atmosphérique, le vicie par conséquent, et le rend impropre à la respiration.

Ce mélange, ajoutons le, ne se fait pas instantanément. L'acide carbonique est plus pesant que l'air atmosphérique ; avant donc qu'il se soit mélangé, il tend à descendre vers le sol.

Notons, en passant, que ce phénomène se produit plus dans la respiration pulmonaire de l'animal que dans celle de l'homme. En voici la raison.

Chez l'homme, le produit de l'expiration s'échappe suivant une ligne horizontale, suivant un plan parallèle à celui de l'horizon.

Chez l'animal, le produit de l'expiration s'échappe suivant une ligne perpendiculaire au sol.

En d'autres termes, l'homme souffle l'acide carbonique devant lui, à la hauteur de cinq pieds du sol ; l'animal souffle l'acide carbonique directement vers le sol.

Il n'y a donc rien d'étonnant si l'acide carbonique, produit par l'expiration de l'animal, met plus de temps à se mélanger avec l'air atmosphérique.

Ces détails peuvent paraître inutiles tout d'abord, mais nous verrons dans l'instant qu'ils ne le sont certainement pas ; au contraire, nous profiterons de ces détails, de ces nuances, pour arriver plus directement au but.

Un autre détail.

Quand on chauffe une masse liquide, contenu dans un vase, les parties du liquide que la chaleur atteint les premières, devenant plus dilatées et plus légères que les autres, s'élèvent à la surface, tandis que les autres parties froides descendent et viennent s'échauffer à leur tour. Il s'établit donc des courants ascendants et des courants descendants, dont il est facile de constater l'existence au moyen d'une poussière de bois légère, suspendue dans le liquide.

Des mouvements analogues se produisent dans une masse de gaz, lorsqu'on chauffe une partie de la paroi dans laquelle ce gaz est renfermé.

Si, par exemple, on fait du feu dans un poêle dont le tuyau s'élève au milieu de l'air contenu dans une chambre, ce tuyau s'échauffe, et l'air qui le touche, s'échauffant également, se met en mouvement de bas en haut. Un courant ascendant existe ainsi continuellement, tout au tour du tuyau, tant qu'il reste plus chaud que l'air environnant. Ce courant est rendu visible, lorsque la lumière du soleil vient tomber sur le tuyau, et projeter son ombre sur un mur voisin,

on voit de chaque côté de l'ombre du tuyau des ombres légères qui voltigent avec rapidité.

## ACTION DE LA CHALEUR SUR LES CORPS.

Que conclure de ces faits ?

C'est que la chaleur dilate les corps. Cette dilatation des corps les rend moins denses, rompt par conséquent leur équilibre. Aussi, devenus plus légers, cherchent-ils une nouvelle position pour obéir aux lois de l'équilibre.

Résumons.

1o. Le mélange de plusieurs gaz est homogène :

2o. Ce mélange ne se fait pas instantanément :

3o. La chaleur, en dilatant les corps, rompt leur équilibre ; les parties dilatées s'élèvent.

Voilà autant de faits consacrés par la science.

Faisons maintenant quelques applications.

## III

Distinguons toute fois, ou si vous aimez mieux, précisons davantage.

Je ne veux pas parler ici de nos demeures ; il s'agit plutôt de la demeure de nos animaux domestiques.

Je dirai donc :

Dans un espace limité, c'est-à-dire dans les étables, les écuries les bergeries, les porcheries, etc., il se produit, grâce à la respiration des animaux contenus dans ces bâtiments, de l'acide carbonique, gaz irrespirable.

L'acide carbonique est plus pesant que l'air. Il tend donc naturellement à descendre vers le sol.

Nous avons vu aussi que chez l'animal le produit de l'expiration s'échappe suivant une ligne perpendiculaire au sol ; l'animal souffle l'acide carbonique directement vers le sol.

Concluons donc que l'acide carbonique se trouve en plus grande quantité à la surface immédiate du sol, grâce :

1o A sa plus grande densité ;

2o A la direction qui lui est imprimée par l'expiration de l'animal.

Voilà donc un premier fait.

Mais le mélange des gaz ne tarde pas à avoir lieu ; l'acide carbonique se mêle à l'air, le corrompt, le vicie, le rend très nuisible à la respiration ; plus tard, cet air même devient irrespirable.

Corruption de l'air pur par son mélange avec un gaz irrespirable, tel est le second fait.

Troisième fait : production de la chaleur animale, chaleur qui dilate les gaz, l'air atmosphérique et en rompt l'équilibre.

Un mot, en passant, sur cette production de la chaleur animale ; c'est d'ailleurs un phénomène qui se rattache beaucoup à cette question de la respiration pulmonaire.

Toutes les combustions chimiques qui s'accomplissent sous nos yeux,

donnent naissance à un dégagement de chaleur. Tantôt ce dégagement est rapide et le phénomène saisissant comme, par exemple, lorsque du bois se consume dans un foyer. Tantôt, au contraire, la combustion est lente et la chaleur développée ne frappe pas aussi directement les sens.

La production de la chaleur animale peut être comparée, d'une manière assez exacte, à ces combustions lentes.

Il y a incessamment de l'oxygène introduit dans l'organisme par la respiration ; il y a incessamment aussi de l'acide et de l'eau produits. Or, il n'y a pas à en douter, cette combinaison de l'oxygène avec les éléments carbonés et hydrogénés de nos tissus, constitue en définitive une véritable combustion, et toute combustion est accompagnée de chaleur.

La formation de l'acide carbonique et celle de l'eau sont donc les deux sources principales de la chaleur animale.

Cette chaleur existe ; c'est elle qui réchauffe l'enceinte où se trouvent les animaux.

Mais comme on l'a vu, les gaz dilatés par cette chaleur, devenant moins denses, se dirigent vers le haut de l'appartement.

Dans une étable, tout aussi bien que dans n'importe quel édifice, l'air chaud est superposé à l'air froid.

Faisons un autre résumé :

1o. L'acide carbonique se trouve en plus grande quantité à la surface immédiate du sol.

2o. L'air pur est corrompu par son mélange avec l'acide carbonique.

3o. L'air chaud se tient à la partie supérieure de l'appartement.

#### IV

Ceux qui ont la patience de me lire, vont enfin trouver dans ce quatrième article le remède que je fais attendre depuis le premier.

—Enfin !

—Oui, enfin, écoutez plutôt.

L'air vicié est contraire à la santé des animaux ; il faut donc nécessairement le remplacer par un air plus pur, plus sain.

Or, il y a trois moyens de renouveler l'air dans un appartement quelconque :

1o Les portes ; 2o les fenêtres ; 3o les ventilateurs.

Le renouvellement de l'air au moyen des portes et des fenêtres constitue le *système d'aération*.

Le renouvellement de l'air au moyen des ventilateurs porte tout naturellement le nom de *système de ventilation*.

De ces deux systèmes, quel est le meilleur ?

Je répons immédiatement : c'est le système de ventilation.

Sans doute, le système d'aération atteint le but que l'on se propose : le

renouvellement de l'air. Mais qu'on ne l'oublie pas, lorsqu'on a à choisir, il faut raisonner son choix, il ne faut pas agir en aveugle.

Tel système peut être bon en soi ; mais devient d'une application très difficile, grâce au concours de telle ou telle circonstance.

Je viens d'avancer que l'on doit donner la préférence au système de ventilation sur celui d'aération : la simple observation des faits le prouve aisément.

Comment, en effet, renouvelle-t-on l'air dans un appartement au système d'aération ? On ouvre les portes ou les fenêtres. L'air pur de l'extérieur entre dans l'appartement, l'air impur de l'appartement sort à l'extérieur. Voilà qui est bien, qui atteint le but. Mais je suppose que vous êtes au beau milieu d'un mois de Février ; il fait, ou un froid extrême, ou une véritable tempête de neige ; vos écuries, vos étables sont bien chaudes, il est vrai, mais leur atmosphère est surchargée d'acide carbonique et des autres produits de la respiration pulmonaire et cutanée : en un mot, vos animaux respirent un air impur, vicié, contraire, ne l'oublions pas, oui, tout-à-fait contraire à leur santé. Vous voulez renouveler cet air ; vous ouvrez une porte, une fenêtre ; qu'arrive-t-il ? L'air froid pénètre dans l'appartement, le refroidit avant de l'aérer. Vous fermez la porte, et vos animaux continuent à respirer un air presque aussi impur mais plus froid, plus glacé qu'il n'était avant l'aération de l'appartement.

Avec ce système d'aération, le froid, le vent, pénètrent dans les étables, refroidissent promptement l'enceinte et, grâce à cet inconvénient, on n'atteint généralement pas le but. D'ailleurs, un refroidissement, surtout lorsqu'il est prompt, est, pour les animaux, une cause féconde de maladies.

On peut donc conclure que dans un climat comme le nôtre le système d'aération est incomplet, défectueux. Il entraîne d'ailleurs avec lui des inconvénients trop grands pour que son emploi puisse être recommandé.

Grâce à des circonstances avec lesquelles il faut nécessairement compter, l'emploi de ce système devient donc impraticable.

Laissons alors le système d'aération de côté.

Etudions maintenant les systèmes de ventilation proprement dit.

(A suivre.)

A. C. P. R. LANDRY.

Quand en été les nues vont  
De la terre en contremont, l'en remontant

Ou quand la terre n'est mouillée

Au frais matin de la rosée,

Dis hardiment, selon ta guide,

Que ce jour-là sera humide.

#### Recensement de 1871.

Ottawa, 16 Mars, 1870.

Le bill du recensement est connu. Il ne s'éloigne pas considérablement des formalités de l'ancienne loi. Le recensement de 1871 sera un des événements les plus importants de notre époque, puisque de l'effet des opérations devront résulter le remaniement de la représentation nationale et l'expression de la force respective des provinces.

Il devra également être considéré comme le tableau de notre force collective, car il n'y a rien comme la statistique pour faire ressortir la puissance intellectuelle, morale, physique et vitale d'un peuple. Cet inventaire de notre force, de notre avoir et de nos capacités mérite les soins les plus minutieux. C'est par là seulement que nous pourrions constater si nous avons prospéré, et comment nous avons prospéré ; si la population a devancé le capital, si la production a maintenu ou accru ses proportions, si nous tendons à devenir plus forts par le nombre que par la richesse ; si le progrès intellectuel suit le développement des intérêts matériels. Il n'y a que le recensement qui puisse indiquer nos côtés faibles pour nous mettre en état d'y remédier ; nous révéler notre vraie force pour nous donner confiance dans l'avenir, activer notre énergie et nous faire soutenir courageusement la lutte avec les autres provinces et les autres pays.

En Canada, la statistique a toujours manqué. A part les données générales sur la population et la propriété, nous n'avons rien qui autorise à traiter les détails. Le recensement devra être une bonne occasion d'inaugurer un système nouveau. Nous voudrions pour cela voir introduire dans le bill quelques légères additions.

Le principal ajouté serait une clause obligeant tous les officiers du recensement, au plus strict secret sur les informations recueillies. Chaque homme a besoin de son crédit et a intérêt à le voir affermi et grossi le plus possible. Il y a une grave objection pour un homme, qui a des affaires, à donner le chiffre exact de sa fortune, qui pourrait être infiniment moindre que le montant supposé sur lequel repose son crédit.

En campagne, les habitants sont généralement portés à la défiance. Ils redoutent, par-dessus tout les taxes nouvelles et ils ne se rendent pas toujours compte de la nécessité et de l'importance de répondre fidèlement aux questions des énumérateurs. Il faudrait trouver un moyen de faire disparaître toutes ces objections et toutes ces craintes. Le moyen le plus efficace ne serait-il pas de mettre chaque citoyen en état d'étudier par lui-même les formules du recensement. Ce serait, après tout, une dé pense insignifiante pour le pouvoir public que de faire tirer par million les blancs et formules de recensement et de les faire distribuer dans toutes les paroisses une quin-

zaine de jours avant le passage des énumérateurs. Ces blancs devraient porter à leur face la promesse que toutes les informations données sur la richesse individuelle seront gardées sous secret ; que ces déclarations de bien ne serviront à la répartition d'aucune taxe nouvelle et ne pourront être invoquées comme preuves en cours. La grande majorité des chefs de famille prendrait la peine de remplir ces blancs d'avance et l'ouvrage des énumérateurs serait considérablement facilité. (1)

On ne devra pas, non plus, lésiner sur le montant de rétribution accordée aux officiers du recensement. Ce qu'il faut, avant tout, ce sont des hommes honnêtes et qualifiés. Il leur faut une indemnité digne de leur importance et si nous tenons à nous assurer des officiers compétents, nous serons certains de posséder des statistiques sûres et complètes.

Ne serait-il pas opportun d'insérer dans les formules une colonne pour les membres de la famille absents aux Etats-Unis, avec la date de leur départ, le montant d'argent emporté avec eux et la quantité qu'ils expédient des Etats-Unis à leur famille ?

Ne serait-il pas bon de faire constater le nombre des décès et des naissances pendant les dix dernières années, afin de pouvoir tirer quelques conclusions sur la salubrité du climat et les conditions hygiéniques des diverses localités ? (2)

Ne serait-il pas possible d'obtenir l'évaluation approximative, par le relevé des livres, des ventes de marchandises faites respectivement aux campagnes et villes des diverses provinces par les maisons de commerce situées dans les centres d'importation, afin de pouvoir établir où se fait la plus grande consommation d'articles importés et quelle province contribue davantage au revenu ?

Enfin, ne serait-il pas possible que l'acte du recensement créât une classe permanente de statisticiens, avec l'organisation nécessaire pour qu'on puisse faire en Canada ce qui se fait tous les ans aux Etats-Unis. Le bureau des statistiques de Washington recueille toutes les informations nécessaires sur le

(1) On nous permettra de différer sur ce dernier point, vu que sur mille personnes instruites il y en aura à peine deux qui se donneront la peine d'étudier suffisamment ces blancs pour les remplir convenablement. Mais la suggestion est excellente pour les autres raisons données et pour permettre de préparer d'avance des réponses aux principales questions. Nous parlons d'après l'expérience acquise comme commissaire pour le dernier recensement.

(2) Les registres des paroisses donneront la-dessus des informations plus précises. [Red. S. A.]

mouvement de l'agriculture, des pêcheries, de l'éducation, du trésor, du commerce. Tous les mois, la nation américaine sait à quel degré de prospérité est rendue la récolte et quelles promesses elle donne.

Quinze jours après la récolte, on connaît la quantité totale du grain. Le commerce sait à quoi s'en tenir et l'on n'hésite jamais sur le prix. Pourquoi ne pratiquerions-nous pas la même chose pour une population de trois millions ? — *La Minerve.*

(Pour la Semaine Agricole.)

#### Suggestions importantes concernant les enfants.

Le sommeil des enfants ne doit pas être troublé. Bon nombre de mères n'ont pas assez d'égards pour les dispositions et les instincts naturels de leurs enfants. Elles n'observent aucune régularité, quant aux heures, où elles les soignent, les endorment où les font manger. Souvent, l'enfant est éveillé pendant son sommeil, parce que la mère s' imagine qu'il a faim, et que par conséquent il faut qu'elle le fasse manger ; comme si un enfant pouvait dormir d'un bon sommeil lorsqu'il souffre de la faim. Quelquefois, c'est parce que pour le moment, ça fait mieux son affaire, alors elle le dérange, sans pitié, dans son repos, sacrifie son confort, le rend bourru et d'une humeur chagrine pour le reste de la journée, et le pire, c'est que très-souvent, c'est pour satisfaire quelques uns de ses caprices à elle, comme par exemple, faire quelque course inutile, ou aller à quelque partie de plaisir. Si une amie vient la voir, il faut, comme de raison, qu'elle lui fasse voir les beaux yeux, le petit nez, la belle petite bouche de son chéri ; elle l'arrache incontinent de son berceau, le dérange dans son doux sommeil : mais le plus souvent, comme elle est désappointée, la nature se révolte d'un pareil traitement, et son chérubin, au lieu de sourire et faire une petite jasette, se met à crier comme un brûlé, et la mère au lieu de contempler une figure souriante et des yeux rayonnants, est effrayée de ses traits défigurés par la douleur et la colère. Ces mères ne sont pas raisonnables, quant au temps d'endormir leurs enfants. Toutes les fois que ça leur convient d'endormir leurs petit poupon, il faut qu'il dorme bon gré mal gré ; elle fera céder à sa commodité du moment, la nature, la régularité des habitudes, et le bien-être futur de l'enfant, et qu'il le veuille ou non, elle le force à dormir, en le berçant et en le bourrant de trésor des nourrices, de sirop de Mme. Winslow et autres narcotiques. C'est cruel. Les enfants élevés de cette façon, auront un caractère aigre ; leur humeur chagrine et leurs cris seront

une source perpétuelle d'ennui : et en toute probabilité ces interruptions du mouvement régulier et harmonieux du système, et la perturbation causée par la fréquente excitation des passions morales altéreront sensiblement la santé de leur corps (du moins c'est ce que me dit mon mari.)

Tous les mouvements de la vie sont conduits avec ordre et régularité : naturellement nous sommes des créatures d'habitudes. Il s'en suit donc que les habitudes régulières sont les meilleures sauvegardes de la santé, et par contre, si on néglige les mouvements réguliers de l'économie animale, il en résultera un dérangement de toute la machine. C'est pourquoi, on devrait accoutumer de bonne heure les enfants à des habitudes de régularité ; cette régularité devrait s'observer, non-seulement dans les heures du coucher, mais encore dans tout ce qui peut se conformer à une règle. Il est plus aisé d'élever les enfants de cette manière que beaucoup ne le pensent, car la régularité est une chose naturelle, elle est une loi et le manque de régularité est une guerre contre la nature. Et cependant, la plupart des gens ont l'air à croire que les enfants n'ont point d'habitudes de régularité, qu'il n'en peuvent avoir. Ces idées ressemblent passablement à celles d'un certain amoureux qui fit à une jeune fille une déclaration d'amour, avant qu'il en fut suffisamment connu. Lorsqu'on lui demanda de définir la position qu'il occupait dans la société, et quelles étaient ses circonstances, il répondit qu'il pouvait établir sa position d'une manière satisfaisante, mais que quant à ses *circonstances* il n'en avait point. C'est dans cette catégorie que les gens placent leurs enfants, ils ne suivent aucune règle, et le plus grand nombre de ceux qui en ont soin, s'imaginent et paraissent croire qu'il est impossible, au premier âge, d'habituer un enfant à aucune espèce de régularité ; mais si on ne le fait à cet âge là, quel meilleur temps choisira-t-on ? Est-ce qu'il est plus facile de plier un chêne qu'un roseau ?

AURÉLIE.....

St Jacques 10 Février 1870.

Si neiger doit  
Sur terre est froid ;  
Si elle abonde  
Bonne est au monde.

La neige qui tombe engraisse la terre.

—  
Quand il pleut et le soleil luit  
Le pasteur se réjouit.

—  
En mars quand il tonne  
Chacun s'en étonne ;  
En Avril s'il tonne  
C'est nouvelle bonne.



## COIN DU FEU.

## LETTRES ROMAINES.

Rome, le 22 février 1870.

Les nouvelles du Concile deviennent de plus en plus rares : il y a eu Congrégation générale le 18, le 21 et aujourd'hui même. On a dû terminer ce matin le schema de *parvo catechismo*, et l'on s'attend que dans la prochaine séance, il sera question d'amendements au Règlement Conciliaire, dans le but d'abréger les discussions en évitant les répétitions et en négligeant les ornements ordinaires du discours. Rien de plus pour le moment.

Je profiterai de ce temps de calme pour vous conduire à l'exposition romaine, et vous donner une idée de cette grande manifestation catholique, dont on trouvera, cependant, moyen de dire du mal, comme on le fait pour tout ce qui vient de Rome.

Visitée par le St. Père le 17, l'Exposition a été ouverte au public le 18 et depuis, la foule n'a cessé de parcourir les corridors et les salles où reposent les merveilles de l'art chrétien. Bien que les travaux ne soient pas encore terminés, ce que l'on voit, suffit pour prouver que Rome, est non-seulement la maîtresse de la doctrine, mais aussi, la Capitale des arts. " Offrir une vue d'ensemble des choses sublimes, inspirées par la Religion, et mettre en regard les divers vêtements et insignes des dignités ecclésiastiques, afin d'obtenir, s'il est possible, une unité très-désirable, " tel a été, suivant les paroles mêmes de Pie IX, le but de cette exposition. Voilà encore l'unité en but : tout ce qui se fait d'important de nos jours, est à son service. Outre cela une idée de convenance n'a pas dû être étrangère à cette entreprise.

Après avoir pris part aux grandes expositions universelles de Londres, de Paris et des principales villes de l'Europe, Pie IX, devait à son tour, offrir des encouragements aux artistes étrangers, et il a su profiter de cette circonstance pour montrer ce que peut Rome, ce que peuvent accomplir le génie et l'intelligence, sous le souffle de l'inspiration chrétienne. Je ne crains pas de dire, que la démonstration est magnifique, surtout en considérant les difficultés que rencontrait une pareille entreprise, à Rome, où les musées sont autant d'expositions qu'on essayerait en vain de surpasser. Comment la peinture, par exemple, pouvait-elle se flatter d'attirer l'attention à côté des chefs-d'œuvre de Raphaël, de Michel-Ange, du Dominiquin ? Et la Sculpture, pouvait-elle être plus heureuse en présence de l'Apollon du Belvédère, du Gladiateur mourant du Capitole, du Moïse, du Michel-Ange et du St. Bruno de Houdon ?

Certes, il y avait là de quoi décourager les artistes de nos jours ; ils ont vu vaincre leur amour-propre, et nous devons les en remercier ; car, sans nous faire oublier les vieux maîtres, par le choix heureux de leurs sujets autant que par le mérite réel de l'exécution, ils font un bel éloge de la foi et du catholicisme. L'Italie, comme on s'en doutait dès le commencement, n'a pas manqué de suivre sa

politique habituelle et a voulu obscurcir le nouvel éclat que donne l'Exposition à sa *future* Capitale. Mais qu'a obtenu M. César Correnti par ses menaces et ses circulaires ? Une humiliation et une leçon. Il a prouvé que Rome, dans les arts aussi bien que dans la politique, peut se passer de Florence, et montrer en même temps, quel encouragement la révolution s'empresse d'accorder aux sciences et aux arts ; et de quel côté règnent les ténèbres de l'obscurantisme. Pauvre Italie ! Pauvre M. Correnti !

Le choix du local n'a pas été le moindre bonheur de MM. les Directeurs. L'Exposition se tient dans les Thermes de Dioclétien (auxquels ont travaillé St. Saturnin et beaucoup de martyrs) au milieu d'une magnifique colonnade due au génie de Michel-Ange et entourant la cour du monastère des Chartreux. C'est le chant de l'art et de l'industrie qui vient se marier à l'hymne de la prière, de la pénitence et de l'adoration. Ces ornements d'église, ces vases sacrés, ces tableaux pieux parlent merveilleusement au sein de ces ruines qui embaument encore les sueurs et le sang des chrétiens du temps des persécutions et où il a y trois siècles, Clément VII faisait dominer la croix, qui finit toujours par pousser là où le chrétien souffre pour sa foi. L'architecture de Michel-Ange fait un beau cadre à l'exposition. La grâce des arcs, l'élévation des voûtes, puis la cour avec ses fontaines et ses cyprès de trois siècles, la lumière qui envahit tout de son abondance, voilà qui préparent admirablement à l'intelligence et à la jouissance de ce qu'on va voir.

Avant de franchir la porte d'entrée, on marche déjà entre deux rangées de statues, de bas-reliefs, de groupes ; etc. St. Pierre avec ses clefs est à la porte et nous rappelle la tradition qui représente toujours le Prince des Apôtres, comme le gardien des portes du ciel. En entrant, on se trouve sous le portique de la Colonnade de Buonarrotti, où sont exposés des articles de tout genre. On y remarque surtout les mosaïques des ateliers du Vatican, qui représentent les Papes qui ont le plus encouragé les arts. Les appartements principaux sont formés en cercle au centre de la cour. Le tiers de ce cercle, au moins est occupé par les exposants de France, surtout de Lyon et de Paris. Les Romains partagent le reste avec les Allemands, les Belges, les Espagnols et quelques Italiens, échappés à la surveillance de M. Correnti.

Les salles lyonnaises sont décorées avec goût et richesse. Entre les armes de la vieille cité catholique et sous une guirlande portant sa belle devise : " Suis le lion qui ne mord point sinon quand l'ennemi point " on lit, écrit en grosses lettres d'or : " A Notre St. Père le Pape Pie IX, Pontife et Roi ; hom g e de fidélité de la ville de Lyon, primatiale des Gaules. " Dans cette partie, se voit ce qui me paraît être le mieux en fait d'ornements d'églises, tels que chapes, chasubles, rochets, crucifix, châsses, lustres, lampes, etc. A côté, les Parisiens exhibent les chefs-d'œuvre de l'imprimerie, de la reliure et de l'imagerie françaises. Pour en donner une idée, il suffit

de citer les noms de MM. Didot, Charpentier, Mame, Letaille, Palmé, etc. Ce dernier, au risque de déplaire aux beaux yeux du Français et du Correspondant n'a pas craint d'exposer, à côté des *Acta Sanctorum* des Œuvres de St. Bernard, de Dom Guéranger, *Le Parfum de Rome, les Historiettes et Fantésies et Les Livres Penseurs* de M. Louis Veullot. C'est peut-être un mal : avec cela, beaucoup se croiront en droit d'écrire : l'Exposition présente un mauvais coup-d'œil, et le choix des objets exposés est on ne peut plus malheureux.

Mais poursuivons. Les exposants, romains qui viennent ensuite, n'ont pas été exclusifs et ont su se plier au caractère de la Ville Catholique, *universelle* ; leurs salons sont ouverts à tous les pays catholiques, la distance ou les gouvernements n'ont pas empêché de se rendre à l'appel de Pie IX.

En fait de peinture, les tableaux représentant St. Paul de la Croix pressé dans les bras de J. C. attaché à la Croix, par Coghetti et le martyr de St. Sébastien, par Poddesti m'ont particulièrement frappé ; quant à la sculpture on s'arrête surtout devant St. Jean écrivant l'Apocalypse, dans son île de Patmos, par Posato, un St. Sébastien en fer, par Mazzochi, et St. Michel précipitant Lucifer, par le chevalier Scipini Cadolini, destiné à la ville de Boston, (Etats-Unis.)

Dans cette partie, M. Louis Gobet, de l'Académie St. Luc, a exposé le plan d'un monument sur lequel il attire l'attention des évêques, pour en faire un monument du concile du Vatican. Au premier soubassement, cinq statues, représentant les cinq parties du monde conclues, chacune par un ange, écoutent avec respect et vénération les décrets du Concile ; plus haut, les Pères expriment leur reconnaissance à Pie IX, initiateur du grand œuvre ; au sommet, est la religion, qui par les travaux du Concile triomphe de l'impiété et conduit avec gloire et amour, le monde à la lumière éternelle. Je ne sais si ce plan sera agréé : j'en doute. Ce monument, il me semble, devra dire avant tout le *grand mot* du Concile et aussi donner plus de relief à Saint Pierre et à l'illustre Pontife régnant. M. Gobet doit corriger son plan, sinon il ne passera pas. Tout près une sculpture bien modeste représente un zouave tombant sous le glaive Garibaldien en criant : Vive Pie IX ! Elle est à côté de Ste. Germaine (Cousin), ouvrage présenté au St. Père par son auteur M. Gassaing, de Toulouse. J'aime ce rapprochement ; beaucoup de Zouaves, il est vrai, sortent des palais et des châteaux ; mais la plupart viennent des champs qu'habita autrefois la petite bergère. Qui sait si ce ne sont pas les prières et l'innocence de cette servante de Dieu qui ont provoqué le dévouement invincible à la cause de l'Eglise, qui a envahi toutes les campagnes de la France ?

Les armes et les drapeaux du Souverain-Pontife et de la France se confondent dans l'Exposition : le goût n'y trouve rien à dire et le cœur est satisfait ; quelqu'un, au moins, sait reconnaître les bienfaits. J'ai le revers des bannières pontificales qui se voient à l'entrée de la plupart des appartements, on lit



des inscriptions que l'artiste chrétien pourrait prendre pour devise ; elles sont dans le vrai style romain. En voici quelques-unes : " De la terre élevons notre intelligence au ciel " ; " La religion inspire et guide les arts, l'honneur les alimente et les accroit, Rome les favorise et les récompense ; " " Celui qui admire le passé progresse dans l'avenir, la gloire antique alimente la nouvelle. " Cette dernière va bien à l'entrée de la salle où sont exposés les ornements et les manuscrits du moyen-âge conservés dans la cathédrale d'Agneni.

Je m'arrête ici pour aujourd'hui. Quant tous les travaux seront terminés, je vous conduirai chambre par chambre et nous visiterons l'Exposition dans ses moindres détails. C'est une étude bien digne de notre attention, eut-elle le seul effet de nous montrer combien Dieu fait tout contribuer magnifiquement à la gloire de son culte, depuis les marbres, les pierres et les fers les plus précieux jusqu'aux bois, aux laines, aux herbes et à toutes les choses les plus ordinaires et les plus communes. Elle parle aussi éloquemment de la divinité de cette Eglise qui, après avoir habité les Catacombes, semble être devenue cette belle Jérusalem dont les murs sont de pierres précieuses et les portes de saphir, et d'émeraudes.

On me permettra, en terminant, d'exprimer un regret ; l'Amérique est absente de l'Exposition et j'ai en vain cherché quelque chose qui put révéler ses progrès au monde catholique. Dans la peinture et la sculpture il faut reconnaître que la lutte est entièrement impossible ; mais dans beaucoup de genres on eût certainement été apprécié avantageusement. Les reliures de MM. Desbarats et Lovell, les photographies de MM. Notman et Desmarais et les instruments de musique de MM. Mitchell et Warren, pour ne parler que de cela, n'auraient certainement pas été dédaignés, à côté des spécimens des maisons de Palmé, de Paris, Alexandrie, de Rome et Spithoever, d'Allemagne.

Je dois cependant rendre hommage aux bonnes sœurs de charité du Brésil qui exposent des rochets d'un rare mérite, rien de plus de l'autre côté de l'Atlantique.

En sortant, on ne manque jamais de jeter un coup d'œil sur les portes des cellules des Chartreux, sur lesquelles un artiste s'est passé la fantaisie de peindre des religieux, des livres, et des feuillets, portant des maximes parfois bien remarquables, comme celle-ci que je livre à la consolation de tous ceux qu'auraient scandalisés les réflexions qu'a faites dernièrement M. Vuellot sur les mathématiques : *consideratio mathematicorum est praeclutium ad divinarum contemplationem* ; La considération des mathématiques est le prélude pour arriver à la contemplation des choses divines. En voici une autre dont je défends la lecture aux orateurs de mon pays : *lingue loquitur auribus, sed pictura locuitur oculis ; multoqua loquacior est pictura quam oratio*. Les regards menaçants que m'adresse Mr. H. qui n'a pas tenu compte de ma défense m'ôtent la force de traduire et de continuer.

Rome le 23 Février 1870.

J'apprends que dans la congrégation générale, tenue hier, après avoir terminé les discussions sur le schéma de *parvo catechismo*, on a distribué aux Pères les Amendements amendés au Règlement conciliaire pour ce qui regarde les discussions. Tout va se faire par écrit et aux réunions générales, qui deviennent par là-même plus rares, chaque Père pourra livrer aux différentes députations les réflexions qu'il aura cru nécessaire de faire. On a aussi distribué tous les schémata préparés par les commissions instituées *ad hoc*, de sorte que les Pères et les Théologiens ont actuellement sous leurs yeux toutes les matières dont doit s'occuper le Concile.

Définiez-vous de l'Agence Havas.

D. GÉRIN.

## FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

### LE PAYS DE L'OR.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

IX

LE FANTÔME.

Donat se démenait plus fiévreusement encore que la veille. Il tenait ses yeux fermés ; car aussitôt qu'il les ouvrait, l'obscurité prenait pour lui toutes sortes de formes effroyables. Il voyait le cadavre du Mexicain, le cadavre du pendu et le cadavre de la victime passer et repasser devant ses yeux en le menaçant. Mais ce qui le frappait d'une terreur encore plus profonde, c'était la pensée qu'il allait être appelé vers le milieu de la nuit pour relever la sentinelle. Il allait donc se trouver seul aussi dans les ténèbres ! Ses camarades sous la tente ronflaient sourdement et semblaient plongés dans un sommeil bienfaisant ; il enviait cette tranquillité d'esprit et se disait en lui-même qu'il eût donné un morceau d'or aussi gros qu'une pomme pour pouvoir oublier comme eux qu'il y a des esprits qui reviennent. Il se mit à prier ardemment, et, soit que sa prière diminuât son effroi en occupant son esprit, soit qu'il succombât aux fatigues du voyage, il tomba enfin dans un léger assoupissement qui finit par devenir un vrai sommeil.

Vers le milieu de la nuit, il sentit que quelqu'un lui tirait les jambes et lui pinçait les mollets.

Il sauta debout et dit en soupirant, les cheveux hérissés sur la tête :

— O mon Dieu ! secourez-moi ! un fantôme ! un fantôme !

— Tais-toi, âne que tu es ! grogna le matelot ; tu dois monter la garde : il est onze heures.

— Oui, murmura Kwik en sortant de la tente, c'est ainsi qu'un malheureux tombe d'un trou dans un autre.

— Voici la montre, dit l'Ostendais en la lui mettant dans la main. A minuit, tu éveilleras le baron pour te relever.

— Nas-tu rien vu dans l'obscurité ? demanda Kwik avec anxiété.

Si, Donat, quelque chose de très-vilain, mon garçon ; fais attention, ça ne sent pas bon, là dehors.

— Qu'as-tu vu ? Pour l'amour de Dieu ne me trompe pas !

— Ce que j'ai vu ? un fantôme, un esprit avec un drap blanc sur le dos ! dit le matelot, d'une voix creuse. Il m'a parlé !...

— Allons, allons, est-ce vrai ? Et qu'a-t-il dit ?

— " Ny a-t-il pas parmi vous un imbécile qui se nomme Kwik ? a-t-il demandé. — Oui ai-je répondu, il montera la garde vers le milieu de la nuit. — Et bien ! a dit le fantôme, c'est justement une bonne heure pour torde le cou à ce peureux avaleur de bourdes. " Dors bien, à demain, Donat !

Lorsque le pauvre Kwik se vit seul dans l'obscurité, la peur le fit chanceler sur ses jambes. Il avait envie de tenir ses yeux fermés ; mais parmi toutes ses faiblesses il avait pourtant beaucoup de bonnes qualités, et une de celles-ci était qu'il voulait remplir fidèlement et sérieusement la fonction qu'il avait acceptée. Malgré son émotion, il se rappela qu'il était là pour veiller sur la vie de ses camarades et surtout sur Roomezan.

Il regarda donc de tous côtés, mais une sueur froide mouillait son front et il était tourmenté par mille folles visions. Arbres, rochers, auage, tout prenait à ses yeux une forme effroyable.

Jusqu'alors, il se sentait cependant assez courageux pour ne pas quitter son poste ; mais sa terreur augmentait à mesure qu'approchait l'heure fatale de minuit, l'heure à laquelle, d'après les récits de son enfance, les esprits et les fantômes errent et cherchent vengeance.

Tout à coup il poussa un cri étouffé et ses cheveux se hérissèrent sur sa tête comme une brosse. Il vit ou crut voir que, dans le lointain, une ombre humaine, avec un drap blanc sur la tête, était sortie de terre.

Il recula jusque près du feu, et dut s'appuyer au piquet pour ne pas tomber. Là, une idée de salut surgit dans son esprit. Il tira la montre de sa poche, l'ouvrit, se pencha sur la flamme, et, avec ses doigts tremblants, avança l'aiguille de près de trois quarts d'heure. Alors il se glissa sous la tente, tira quelqu'un par les jambes et dit :

— Baron, baron, réveillez-vous ! Douze heures. C'est pour vous faction, minuit.

— Quoi, minuit ? murmura le Français en sortant de la tente ; il n'y a pas une demi-heure que je t'ai entendu relever,

— Allons, allons, haragouina Donat dans son mauvais français, quand dormir, pour savoir si douze heures ou pas. Tiens, la horloge marque juste cela !

Le baron prit la montre et se mit en faction, Donat s'entortilla dans sa couverture, se coucha, fit le signe de la croix et murmura entre ses dents :

— Ce n'est pas loyal, je le sais ; mais je le lui revaudrai, dussé-je monter dix fois la garde pour lui un autre jour. Je n'ai pas peur, je suis assez courageux ; mais me battre contre des fantômes !... Aïe ! aïe ! Dors bien, Donat ! Et il laissa tomber avec découragement sa tête sur son havre-sac.

## XX

## LE BLESSÉ

Lorsque les chercheurs d'or s'éveillèrent, le lendemain matin, et qu'il regardèrent la montre, ils ne furent pas peu étonnés que le soleil se levât une heure plus tard que les autres jours. On fit à ce sujet toutes sortes de suppositions, et le matelot prétendait même que cela devait provenir d'un tremblement de terre qui avait fait sortir le globe terrestre de son pivot. Donat baissait les yeux et feignait d'avoir un rhume de cerveau qui le faisait éternuer sans cesse. Le baron l'observait avec méfiance ; mais le naïf garçon avait une mine si innocente, que le soupçon du baron s'évanouit tout à fait.

Pendant qu'ils étaient assis pour prendre le café, Jean Creps dit en se frottant les mains :

—Aujourd'hui, nous ferons encore beaucoup de chemin. Nous avons bien dormi n'est-ce pas, Kwik ?

—Oui, oui, gromela Donat, cela va bien. Toute la nuit j'ai été tirailé en tous sens par quatre ou cinq fantômes.

—Il faut maîtriser ton imagination, ami Kwik, dit Victor en riant. Dieu nous a protégés jusqu'ici ; il est à croire qu'il continuera à veiller sur nous.

—Ainsi vous nommez cela protéger, monsieur Roozeman ! Je suis curieux de savoir ce qu'il y aura de neuf aujourd'hui. Un dragon à étept tes, le diable en personne ou une douzaine d'anthropophages ?

—Allons, allons, ne perdons pas trop de temps, camarades ! s'écria le Bruxellois, Ramassez les havre-sacs ! Donat, va chercher le mulet il est là-bas près de ce sapin !

Quelques minutes après, ils étaient en route. Donat voulait absolument porter le sac et le fusil du baron ; mais le Français, qui ne comprenait pas la cause de cette obligeance subite, repoussa son offre par un refus hautain et une froide raillerie.

Kwik eût bien voulu rendre au baron, par d'autres services, les trois quarts d'heure qu'il lui avait volés ; mais, repoussé avec si peu d'amitié, il était retourné près du mulet et marchait à moitié découragé.

Il raconta à voix basse à la bête comment il avait passé cette triste nuit et quelles choses horribles il avait vues. Il déplora son départ de Natten-Haesdonck, et parla avec tant d'enthousiasme de son village natal, de ses grasses prairies et du repos et de la paix dont on y jouissait, sans avoir à craindre ni assassins, ni revénants, ni sauvages, que le mulet, s'il avait pu le comprendre, eût cru certainement que Natten-Haesdonck était situé dans le paradis terrestre. Pour se consoler lui-même, il s'efforçait d'inspirer du courage à la bête et de faire briller à ses yeux le bonheur de demeurer dans un château avec Annken... Mais au milieu de ce récit attrayant, le mulet se sentit piquer par une mouche et donna, par mégarde, un si violent coup de pied à son conducteur, que le pauvre Kwik culbuta et tomba à la renverse.

Donat devait avoir la tête très-dure ; car, avant que les autres eussent eu le temps de

voler à son secours, il était sur ses pieds et avait repris sa place à côté du mulet.

Ce petit incident n'avait donc pas interrompu le voyage. Donat fit un sermon sans fin au mulet, sur l'amitié, la reconnaissance et l'obéissance qu'un mulet doit à son maître ou à son conducteur quand celui-ci le traite avec douceur.

Il était précisément en train de citer, pour servir d'exemple, toutes les bonnes qualités de Jean Mul de Natten-Haesdonck, lorsque le Bruxellois s'arrêta tout à coup et cria :

—Apprêtez les fusils ! Beaucoup d'hommes devant nous !

—Nous y voilà encore ! soupira Donat ; je ne donnerais pas une pipe de tabac de notre vie.

Tous s'arrêtèrent, le fusil braqué ; ils virent arriver un grand nombre d'hommes, mais on ne pouvait voir à une aussi grande distance quels hommes c'étaient.

Aussitôt que cette troupe aperçut la compagnie de Pardoës, elle s'arrêta également et apprêta les fusils.

—Ah ça ! camarades, murmura Donat, si nous ne pouvons faire autrement, battons-nous à la grâce de Dieu ; mais ils sont au moins vingt là-bas, et il y a à côté de nous une forêt pour fuir. Qui aime le danger y périra, dit le curé de Natten-Haesdonck.

—Tais-toi, imbécile ! interrompit Pardoës. Si je ne me trompe, il n'y a rien à craindre. Ces hommes-là sont chargés de lourds fardeaux. Ce sont des chercheurs d'or qui reviennent des placers. Allons, amis, faisons comme eux ; continuons notre chemin avec prudence. Voyez, ils nous font des signes d'amitié.

En effet, les deux groupes se rapprochèrent lentement, et, dès qu'ils furent assurés de part et d'autre que c'étaient de simples voyageurs qu'ils avaient rencontrés, ils échangèrent de loin quelques cris pour saluer. Pourtant chacun se tint sur ses gardes.

Le Bruxellois reconnut un Français, qu'il avait vu l'année précédente dans les mines du Nord. Il alla à lui et causa une couple de minutes, pendant que ses camarades échangeaient quelques paroles avec les autres chercheurs d'or et tâchaient d'obtenir des renseignements sur l'état des placers. On ne leur dit pas grand chose, car ces hommes paraissaient très-méfiants ; et, lorsque Donat demanda à l'un d'eux, dans son mauvais français : — *C'est pour vous beaucoup grand de l'or dans cette sac ?* — ils semblèrent tous fâchés et le regardèrent avec des yeux menaçants.

Les premiers de la troupe s'étaient déjà remis en route. Le Bruxellois serra la main au Français et lui dit adieu.

Pardoës s'approcha de ses amis, qui reprurent également leur voyage. Ils le regardèrent, espérant qu'il leur communiquerait quelque chose de ce qu'il avait appris ; mais il hochait la tête avec une inquiétude visible et resta muet.

—As-tu de mauvaises nouvelles, Pardoës, que tu as l'air si sérieux ? demanda Jean Creps.

—De mauvaises nouvelles, répondit-il

—Oui ? encore quelque chose de nouveau ? murmura Donat. Nous n'avons pas encore eu de sauvages.

—Et ce sont des sauvages que nous pourrions avoir, dit Pardoës.

—Eh bien, prenez-le comme vous voulez, s'écria Kwik avec colère, je donne, pardieu ! ma démission de chercheur d'or et je m'en retourne à la maison. J'ai déjà perdu une demi-oreille dans ce pays ensorcelé ; mais je ne voudrais pas arriver à Natten-Haesdonck avec ma tête nue et chauve comme une gamelle.

—Tais-toi donc, Donat, et écoute si tu veux. Voici, messieurs, ce que le Français m'a dit. Entre nous et les placers du Yuba, une nombreuse bande de sauvages californiens s'est montrée. On a reçu la nouvelle, dans les stores, qu'elle a attaqué, il y a quatre jours, une compagnie de voyageurs. Les hommes qui viennent de passer ont vu les Californiens de très-loin. Le Français m'a conseillé de faire un détour pendant une heure ou deux vers l'ouest pour éviter ainsi la rencontre des sauvages. Nous commencerons à suivre ce conseil au pied de cette montagne. Faites attention et tenez-vous toujours prêts à la défense.

Après qu'ils eurent pris leur direction vers l'ouest et qu'ils furent remis à peu près de l'impression de cette mauvaise nouvelle, le Bruxellois reprit :

—Hors cela, camarades, il y a de bonnes nouvelles des mines. On a découvert plus haut, vers la source du Yuba, de nouveaux placers, qui sont plus riches que ceux qu'on avait trouvés, jusqu'ici. Le Français, à qui j'ai rendu quelques services l'année passée, m'a donné des explications précises ; et, comme les nouveaux placers sont sur notre route, je suis d'avis que nous ferions bien d'y tenter la fortune pendant quelques jours. Il y a des stores à quelques milles de là ; vous pourrez vous y reposer et apprendre dans l'entretemps le métier de chercheurs d'or. Le premier venu n'est pas dès le commencement un chercheur d'or.

Danat n'écoutait pas ces explications ; il marchait en gromelant à côté du mulet et jetait sans cesse derrière lui des regards inquiets, tourmenté qu'il était par la crainte de voir apparaître des sauvages. Il était évident pour lui que, dans ce pays maudit de Californie, on doit toujours s'attendre au pis pour ne pas rester au-dessous de l'effroyable réalité. De temps en temps, il portait la main à sa tête et se traitait les cheveux pour être convaincu qu'il n'était pas encore chauve.

Tout à coup un cri aigu lui échappa et il dit en pâlisant :

—O mon Dieu ! les voilà ! les voilà !

Un bruit étrange s'était fait entendre au loin dans les broussailles, et les compagnons, également surpris, s'arrêtèrent, l'oreille au guet.

C'était une voix qui se lamentait et appelait du secours ; d'abord ils ne distinguèrent pas en quelle langue s'exprimaient ces plaintes, mais ensuite ils entendirent distinctement prononcer le mot *God* ! (Dieu !)

—Est-ce possible ? s'écria Victor. Un Flamand dans ce pays ? Venez, venez, allons voir. C'est probablement un malheureux compatriote.

—Restons ensemble dit le Bruxellois. La main aux fusils ; car tout peut cacher une ruse. Donat, tâche de nous suivre dans les broussailles.

A Continuer.

RAPPORT OFFICIEL DES DIVERS MARCHES DE LA P. DE QUEBEC

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 24 Mars 1870.

Table with columns for PRODUITS, Montréal, St. Jean, St. Hyacinthe, Joliette, Beauharnais, Trois-Rivières, Sorel, and Québec. Rows include various agricultural products like flour, grain, meat, and dairy.

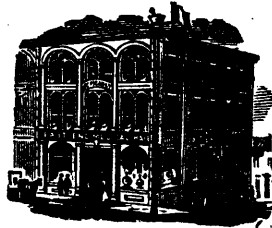
MARCHÉS MONÉTAIRES.

Greenbacks achetés de 11 à 11 1/2 d'esc... Argent acheté de 4 1/2 à 4 3/4; vendu de 4 1/2 à 0... Or ouvert à 11 1/2, fermé à 11 1/4

L. MARCHAND & FILS, Courtiers, coin des Rues St. Jacques et St. François-Xavier.

MALADES, LISEZ CE QUI SUIT

LA PHARMACIE DU



LA PHARMACIE DU

Dr. PICAULT

est la Pharmacie la plus fréquentée de Montréal par les marchands et les familles de la campagne.

Les Médecines y sont garanties et les prix sont très modérés.

Les malades ont l'avantage de consulter le Docteur sans payer pour la consultation.

75, Rue Notre-Dame, 75

Au coin de la Rue Bonsecours, à l'enseigne du GROS PILON SUR LA MAISON Vis-à-vis l'ancien magasin, Montréal.

MOULIN A FARINE

L'ÉPIPHANIE COMTE DE L'ASSOMPTION.

M. N. HENEAU vient d'achever un superbe Moulin à Farine, avec quatre belles paires de Moulages Françaises. Les pratiques sont bien servies et un compte fidèle est rendu des grains qui y sont envoyés. On vient aussi de compléter un

BON MOULIN A CARDER LA LAINE,

FOULER, TEINDRE,

PRESSER ET RASER L'ETOFFE.

UNE GRANDE ÉCURIE EST ATTACHÉE A L'ÉTABLISSEMENT.

Graines Fraîches, de Jardins, Fleurs, Fruits, Herbes, Arbres, et Arbustes de toutes espèces avec le mode de culture envoyées par la malle franc de port. La collection la plus complète et la plus utile dans le pays. On demande des Agents.

25 espèces pour \$1.00 envoyées par la malle Aussi le menus fruits, Plantes, Racines, et toutes les nouvelles variétés de patates envoyées par la malle. 4 lbs patates Early Rose, franco, \$1.00. Asperges colossales de Conover \$3 pour 100. \$25 pour 000, franco. Le chevre-feuille Japonais odoriférant et toujours en fleur, 50c. chaque, franco. Véritable caneberge du Cap Cod, pour culture de terrain sec ou humide, \$1.00 pour 100, franco, avec direction. Catalogue des prix et listes pour le commerce envoyés gratis sur application. Semences données à commission.

ADRESSE B. M. WATSON, Old Colony Nurseries and Seed Warehouse, Plymouth, Mass. Etablis en 1842.

LA SEMAINE AGRICOLE

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR

DUVERNAY, FRÈRES

No. 16, RUE ST. VINCENT, MONTRÉAL

\$1 par année, payable d'avance.